Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 1

LIBER
BULLETIN

Montréal, juin 2006 — **Cahier d'information et de promotion des éditions Liber**

Billet

Nous entendons publier, dans les mois qui viennent, les premiers titres d'une collection de poche consacrée aux essais, une petite bibliothèque Liber de philosophie et de sciences humaines et sociales. Quelques-uns sont déjà en chantier, d'autres dans notre mire. Nous voudrons certes reprendre de notre catalogue tel ou tel ouvrage qui, épuisé, mérite une seconde vie, mais cette petite bibliothèque devra surtout puiser au travail que d'autres maisons ont accompli. Des maisons canadiennes-françaises, bien sûr, même s'il n'est pas interdit, à l'occasion, d'emprunter ailleurs.

Si les questions que soulève un projet comme celui-là ne sont pas particulièrement originales, elles lancent néanmoins, sous nos latitudes, un défi de taille. Nous ne disposons pas en effet d'un fonds historique constitué qu'il suffirait de reprendre ou de redécouvrir, et qui offrirait encore des textes négligés auxquels à l'occasion on pourrait rendre justice. Contrairement aux œuvres littéraires (du moins en principe), les essais, sauf rare exception, ne sont ni un objet de grande consommation ni la matière d'un enseignement particulier, même s'ils sont des outils indispensables des études. D'autant plus, troisièmement, que notre démographie ne permet, ni pour les uns ni pour les autres d'ailleurs, des espoirs de vente démesurés. On peut ajouter, enfin, conséquence sans doute de tout cela, que nous sommes immergés dans la logique de la nouveauté et de la fuite en avant qu'elle impose.

Qu'inclure donc dans une collection qui, par définition, entend proposer dans une forme plus maniable et à meilleur prix des œuvres durables, des réflexions originales et fécondes, des contributions novatrices à la compréhension de tel ou tel sujet ? À travers quels filtres leur première édition doit-elle être passée pour qu'on puisse dire qu'elles sont de cette nature et qu'elles resteront ? Ventes substantielles ? reconnaissance critique ? consécration scientifique et institutionnelle ? Et ces mêmes critères, à partir de quel seuil sont-ils convaincants ? Des ventes de huit cents exemplaires (souvent tout un premier tirage) sont-elles moins persuasives que des ventes de deux mille exemplaires ? Vingt articles dans journaux et magazines sont-ils plus décisifs que la mention du titre dans la bibliographie d'une dizaine d'études spécialisées ? Et que tel titre soit utilisé dans tel cours pour une saison est-ce déjà l'indice de sa nécessité ?

Ainsi décrits, ces cas de figure peuvent naturellement prêter à rire. Les évoquer de cette manière ne suffit-il pas au reste à se convaincre soi-même de renoncer au projet dans son ensemble ? Trouvera-t-on jamais un titre qui réponde à ses exigences ?

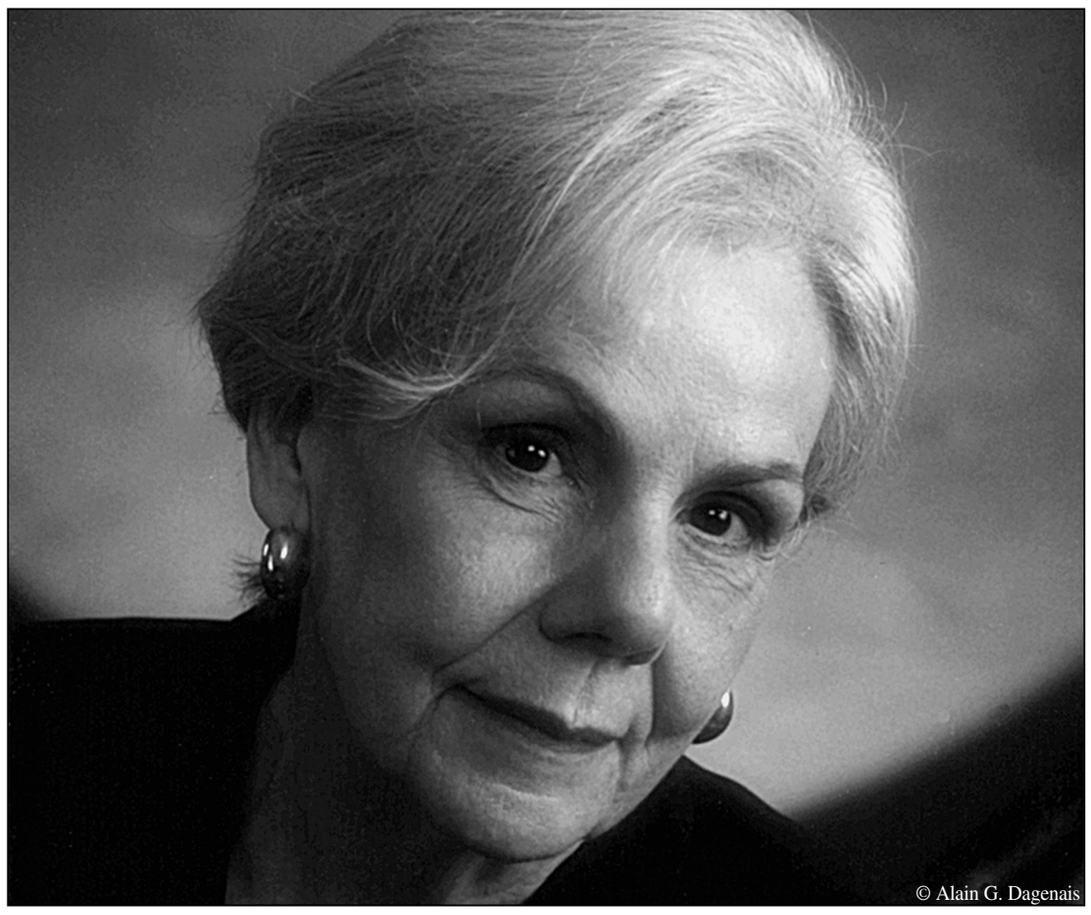
Par-delà les exemples qu'on voudrait rassurants à cet égard, je crois qu'il importe tout d'abord de se débarrasser du préjugé substantialiste : il n'y a pas d'œuvres d'emblée géniales et durables. Elles le deviennent à travers un vaste, complexe et long processus de diffusion et de mémoire. Le travail éditorial est une étape de ce processus. La décision de publier ceci ou cela est souvent le premier jugement dont un texte soit l'objet, la première auréole qui en amplifie la valeur et en augmente l'espérance de vie — viendront ensuite, ou ne viendront pas, les ventes, les commentaires, les prix, l'enseignement, d'autres œuvres qu'il inspire, etc. La décision de publier à nouveau un titre, en format poche en l'occurrence, est également un moment du même processus. Et elle est d'autant plus importante que, sans elle, les œuvres sont pour ainsi dire soustraites au regard de ceux qui participent à l'élaboration de la culture (pratiquement tout le monde), absentes d'un dialogue qu'elles devraient pourtant nourrir. D'où le sentiment fréquent que notre passé, même récent, est si pauvre en textes importants, opinion confirmée sans surprise par leur absence dans l'aire de circulation des biens symboliques.

Dans le cas de la littérature, où l'on a très bien compris tout cela, on a mis sur pied depuis longtemps déjà des collections de poche des œuvres nationales. Voilà qui les a menées aussi bien auprès du grand public que dans les écoles. Il ne s'agit pas d'autre chose dans le cas des essais : assurer au moins une présence aux œuvres. Lesquelles ? Celles que le jugement éditorial, comme il le fait pour les manuscrits, entreprend de relayer jusqu'au lecteur. Avec les mêmes exigences et les mêmes risques, mais aussi avec la même ambition de tirer un peu l'histoire par la manche. C'est là la modeste contribution de l'édition à la continuité de la culture.

Giovanni Calabrese

Entretien

Aline Giroux
Le pacte faustien de l'université


© Alain G. Dagenais

Aline Giroux, dans* Le pacte faustien de l'université*, vous soutenez que l'institution a vendu son âme au diable, disons, pour aller vite, au marché : son langage est celui, gestionnaire, de l'entreprise privée, ses recherches sont dictées par les intérêts des grandes compagnies, etc. Au début du livre, vous citez une série d'auteurs (Freitag, Readings, etc.) qui ont, au cours des derniers dix, vingt ans, établi le même diagnostic. Est-ce que les arguments ont changé ?

Je dis qu'à l'université le langage de la gestion des affaires est plus et autre chose qu'une mode ; c'est un *newspeak*, au sens orwellien du terme. Dans le roman d'anticipation *1984*, le philologue Syme s'impatiente, face aux réticences du protagoniste. « Ne vois-tu pas, lui demande-t-il, que le fin mot du newspeak est de réduire le champ de la pensée ? »

Certes, l'université n'est pas le pays d'Oceania. Il reste pourtant que, comme tout langage idéologique, l'actuel *newspeak* de la performance opère une mutation fondamentale de la pensée, des attitudes et des rapports. Ainsi, l'impératif de la « satisfaction du client » fausse la relation pédagogique ; les diktats de la commercialisation des produits de la recherche déterminent jusqu'à la notion de recherche — celle, du moins qui se veut prestigieuse —; la fonction d'évaluation devenue « contrôle de la qualité » se fait à partir de données quantitatives, comptabilisables ; dans certaines universités, les cadres supérieurs sont des gestionnaires professionnels — non plus des « premiers parmi les égaux ».

Au cours des derniers mois, deux associations de professeurs ont laissé entendre que la notion de collégialité glisse vers le *oldthink*. En novembre 2005, dans le *Bulletin de l'Association canadienne des professeurs d'université*, le mot de la présidente portait sur le harcèlement professionnel « bel et bien présent sur les campus », sous forme, entre autres, de blocage de possibilités d'avancement et de rejet par les collègues. En janvier 2006, la Fédération québécoise des professeurs d'université dénonçait le harcèlement psychologique à l'université devenue terrain de « compétition féroce » pour les ressources, piste de course à la reconnaissance nationale et internationale, « dans une culture qui instaure la surcharge, l'individualisme, le blocage des règles de délibération et le culte de la performance comme mode de gestion et d'organisation du travail ». Le rapport trouve « troublant » de constater que « les moyens utilisés pour accabler, détruire ou asservir sont les instruments mêmes de la collégialité » : pouvoirs formels ou informels de recommandation, évaluation par les pairs. Ces instruments se trouvent « détournés, pervertis ».

Si, comme j'ai tenté de le montrer, l'âme de l'université se manifeste, entre autres, dans ses traditions de liberté de pensée et de parole ; si elle se distingue par une culture millénaire de collégialité, il faut bien dire qu'elle a vendu son âme. Alors, désespérer ? La fin de l'histoire de Faust montre comment un « simple professeur » peut déjouer le Malin lui-même.

Pour comprendre la situation de l'université contemporaine, vous rappelez quelques moments forts de l'histoire de l'institution : sa naissance en Allemagne au début du dix-neuvième siècle, l'université du Deuxième et du Troisième Reich et l'attitude qu'ont eue de grands intellectuels à son égard, Nietzsche, Weber, Heidegger, etc. On a le sentiment que l'université a toujours été traversée par la tension entre son autonomie (autonomie de la recherche, de la pensée) et sa soumission à l'Église, à l'État et, maintenant, au marché. Est-ce que la situation est vraiment différente aujourd'hui ?

Nietzsche considère que les étudiants et les professeurs de son temps en sont réduits à cultiver une « infatuation d'autonomie » ; Weber constate la mainmise de l'État sur l'université ; un nombre important de professeurs s'en accommodent, ce qui, après tout, favorise leur carrière. À noter : l'université est alors sous Bismarck. Pour sa part, Heidegger déclare la fin de la « tant chantée liberté académique » et procède à la mise au pas de l'université en vue de la réalisation du Troisième Reich.

La dictature d'aujourd'hui s'est instaurée beaucoup plus subtilement. Dès 1946, Harold Innes la voyait venir ; en 1969, Guy Rocher considérait que les universités devraient désormais défendre ce qu'il appelait les « libertés de la recherche », entre autres, le choix du sujet et la méthode pour l'étudier, de même que le droit de publier. En 1996, l'affaire Olivieri a montré qu'ils avaient vu juste ; c'était, pour le Canada, la fin de l'innocence universitaire. À la suite de ces événements, en 2001, l'Association canadienne des professeurs d'université crée le fonds de la liberté universitaire, en vue de la défense de la liberté de parole et de publication. Le président de l'association dit alors que la liberté universitaire est menacée plus qu'elle ne l'avait été en cinquante ans. En 2003, la fondation Harry Crowe réunit des professeurs britanniques, américains et canadiens autour de questions sur la liberté d'expression à l'université, l'autonomie institutionnelle et l'indépendance de la recherche. Aujourd'hui, il suffit de suivre le *Bulletin de l'Association canadienne des professeurs* d'université pour trouver régulièrement des cas de litiges mettant en cause la liberté universitaire. Ainsi, il faut bien reconnaître que, sous la dictature du marché, l'université se trouve dans une situation semblable à celle qu'ont connue et dénoncée Nietzsche et Weber. De plus, si l'on considère, d'une part, que l'octroi de fonds de recherche est désormais lié au potentiel de commercialisation des résultats tel que déterminé par l'entreprise privée et l'industrie, et que, d'autre part, les domaines privilégiés sont, entre autres, l'innovation et le développement technologique, l'ingénierie, les sciences

suite p. 2

À propos de…

Alain Médam
Ce que la musique donne à entendre

« Alain Médam a écrit un livre intelligent, subtil, dont le titre dit précisément l'objet […], mais aussi ce [que la musique] offre à l'intelligence, au besoin de parler. »

Gilles Marcotte, *L'inconvénient*, mai 2006

•

Simon Richer
Le chant de l'enclume

« Chaque univers de chacune des vingt nouvelles est savamment dépeint. Chaque fois, la magie opère, transposant le lecteur instantanément au sein même de cet univers. À lire pour se faire plaisir. »

Nathalie de Blois, *L'Écho de la Lièvre*
9 juin 2006

•

Pierre Clément
En finir avec l'inconscient

« Des livres comme [celui-ci] sont une véritable réponse à ceux qui prétendent que les milieux psychanalytiques sont dogmatiques. […] Ce livre est écrit avec beaucoup de finesse et d'érudition tout en restant accessible à tout lecteur habitué aux écrits psychanalytiques. »

René DesGroseillers, *La psychanalyse*

•

Pierre Bertrand
La conversion du regard

« Pierre Bertrand est l'un de nos grands penseurs. S'il vivait en France, il serait une star. Profond et d'une grande clarté, les écrits de ce philosophe sont si accessibles qu'on dit d'eux qu'ils se lisent comme des romans. »

Charles Paquin, *Entre les lignes*
vol. 2, nº 3, printemps 2006

•

Benoit Duguay
Consommation et image de soi

« Livre fort pertinent, alors que la consommation connaît un impressionnant regain, *Consommation et image de soi* promet de faire prendre conscience à plusieurs de la superficialité et de l'irresponsabilité de nos actes. Une lecture nécessaire […]. »

Jennifer Guthrie, *Le Journal de Saint-Bruno*
3 décembre 2005

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 2

Opinion

Quelques remarques sur la féminisation

©Alain Décarie

Je m'engage ici sur un terrain miné, non sans crainte.

Il y a quelque temps l'académicien Maurice Druon s'est fait foudroyer dans nos médias pour avoir tenu des propos méprisants sur le français parlé au Québec. Tel journaliste de *La Presse* s'est même payé un pastiche en bas-parisien pour montrer qu'on ne la lui faisait pas, à lui, et que si nous parlions un autre type du même idiome que celui du vénérable écrivain ce n'était en somme pas par ignorance mais par choix assumé qui n'avait pas à craindre pour sa légitimité linguistique. Dans un article paru dans *Le Devoir* du 2 mai, Antoine Robitaille rapporte qu'une certaine madame Tremblay n'a pas hésité à te rédiger, oui, madame, une missive à ce monsieur pour lui dire que, vous, là, eh ben, j'suis pas du tout d'accord avec vous. Selon Marie-Éva de Villers, Maurice Druon aurait même fait des erreurs sur la provenance régionale des premiers colons français au pays. C'est dire à quel point il ne savait pas de quoi il parlait. Mais la plus thénaurme bourde que l'honorable vieillard ait commise lors de la terrible déclaration (que je n'ai pas entendue, notez bien) est assurément d'avoir condamné avec une sorte de condescendance irritée la féminisation pratiquée au Québec. Il venait de toucher là au Saint des Saints de l'orgueil linguistique national.

La question est du plus grand intérêt pour nous. J'ai dit dans un autre texte sur la responsabilité éditoriale à l'égard de la langue que l'éditeur, ou plus exactement ce qu'il vaut mieux appeler l'instance éditoriale, se trouve souvent placé devant des possibilités linguistiques entre lesquelles il lui appartient de choisir dans le respect de la langue, de son esprit et de sa structure comme de son dynamisme. La féminisation est un cas de cette nature. L'un des plus chargés idéologiquement. Et elle ne se résume pas à la classique féminisation des noms de métiers.

Elle a donné lieu, me semble-t-il, en quelques années, à un réajustement spectaculaire d'un ensemble d'usages. J'ai ainsi été frappé un jour, dans une boulangerie, de constater que le personnel ne criait plus «Suivant!» pour appeler le client suivant mais «Personne suivante». J'ai cru comprendre qu'il fallait éviter de donner l'impression qu'on appelait un homme. Je me suis demandé si «personne suivante» était plus neutre ou moins neutre que «individu suivant» — à supposer qu'il passe dans la tête de quelqu'un de recourir à cette variante. Je n'ai pas encore réussi à trancher. Dans un autre registre, il me semble avoir remarqué qu'il est de plus en plus rare de trouver, dans les textes, le mot «homme», au sens de *homo* et non au sens de *vir*. On lui préfère souvent «humain», «être humain», comme si l'adjectif substantivé «humain» avait perdu sa charge étymologique. Dans *Le Ramat de la typographie*, l'auteur, Aurèle Ramat, reproduit en page 147 une série d'exemples tirés du *Guide de féminisation* de l'université du Québec à Montréal, qui prévoit des «stratégies de rédaction» pour contourner le sexisme linguistique. Ainsi, en plus des doublets («un étudiant, une étudiante», «les enseignantes, les enseignants») destinés à remplacer la seule forme masculine, traditionnellement dite «non marquée», on propose de véritables périphrases et de lourdes contorsions pour faire échec à l'insidieuse domination. Plutôt que «Un archiviste est responsable de la conservation des documents», on écrira donc «Le Service des archives…»; plutôt que «Les cadres ne doivent pas s'inscrire, ou s'ils le font, on annulera leur inscription», on mettra «Les cadres ne doivent pas s'inscrire, ou le cas échéant…»; plutôt que «Il mettra fin à sa collaboration, s'il le juge nécessaire», il vaut mieux écrire «Il ou elle mettra fin à sa collaboration, si cette décision s'avère nécessaire». (Ce n'est pas le lieu, bien sûr, de s'attarder à la désespérante tristesse de ces phrases — qui pourrait expliquer bien des choses pourtant.)

Dans la nouvelle parlure qui fait ainsi son chemin, ce qui me semble typique, c'est la surveillance qui est constamment demandée à la conscience, à l'égard de tout acte de parole, pour ne pas être victime d'éventuels dérapages sexistes: on ne peut pas baisser la garde, le combat contre le malin en est un de tous les instants. L'attestent toutes ces hésitations devant notamment les génériques, fussent-ils d'ailleurs féminins ou masculins. Aussi, on s'empêtre dans «le-la» médecin, «le-la» membre, «le-la» témoin. On ne sait plus si on doit se fier au genre grammatical ou au sexe des personnes.

À cette stupéfiante reconfiguration accélérée, il faut bien sûr ajouter la formation mécanique généralisée des formes féminines des mots en -eur par simple ajout d'un e, et au diable la forme différente qui existerait déjà et la forme qu'on devrait normalement attendre dans l'esprit de la langue. Plutôt que de dériver les nouvelles formes selon la méthode traditionnelle, on réorthographie les mots existants selon la nouvelle manière. Ce qu'on appelle le solécisme morphologique est devenu la norme. Chercheure, auteure, professeure, acteure, chroniqueure… sans oublier gouverneure et, métier pourtant d'où on attend un peu plus de sagesse linguistique, réviseure. Ce n'est pas la féminisation qui fait problème, c'est la mécanicité du processus et l'insensibilité (je voulais écrire: ignorance) linguistique. Car la langue française dispose, on le sait, de plusieurs façons de créer, de dériver ou de former les mots. Y compris les formes féminines. Ce qui ne cesse de m'étonner, c'est que, dans les exemples que je viens de rappeler, on ait justement retenu la moins productive (historiquement), la plus improbable (elle ne vaut que pour les adjectifs substantivés) et celle qui donne le résultat le moins marqué, le plus timide, le plus honteux. À l'oral, cela oblige les locuteurs à ajouter à la fin des mots un «eu» typiquement… parisien («auteureu», etc.). Je demande: mais pourquoi ne dites-vous pas «autrice», si vous tenez à féminiser, ou «professoresse», ou «gouverneuse» ou «réviseuse»? Au point où nous en sommes, cela n'écorche plus l'oreille de personne (en tout cas pas de ceux qui semblent de toute façon si à l'aise devant la langue)?

Je suggère, en conclusion, à toutes les instances éditoriales, de se livrer à un petit examen de conscience linguistique en espérant qu'elles adoptent des usages plus respectueux, je crois, de l'esprit de la langue. Car je sais, certes, que Druon est vieux, académicien et français. Mais je me demande s'il ne faudrait tout de même pas l'écouter quand il nous met en garde. Pour ma part en tout cas, je recommanderais que, dans cette réflexion, on fasse une différence nette entre la langue des Français (qui est un ensemble d'usages) et la langue française (qui est une norme). La question n'est donc pas de s'aligner sur l'usage des Français (lequel d'ailleurs?) mais sur la norme du français, de la langue française. Je ne dis pas que cette norme est, dans son abstraction, universelle et immuable, mais elle a suffisamment de fondement dans l'histoire même de la langue pour qu'on essaie au moins d'en saisir le fonctionnement et d'en apprécier les mécanismes d'ajustement.

Giovanni Calabrese

Entretien

Aline Giroux

suite de la p. 1

appliquées, la biotechnologie, on peut considérer que l'université se trouve aujourd'hui «mise au pas» en vue de la concurrence internationale à la recherche et au développement.

Ce que vous déplorez, me semble-t-il, est que l'université aurait renoncé au moment réflexif propre à la pensée critique qui devrait être la sienne. Elle ne procéderait plus à une mise à distance de l'entreprise du savoir elle-même pour en évaluer la teneur éthique. Pourtant il existe tout une série de comités d'éthique et autres organismes qui tiennent à l'œil la recherche, sans compter les mille et une tribunes dont dispose le personnel universitaire. Qu'est-ce qui est insatisfaisant dans ces mécanismes, à votre avis?

Ces mécanismes adoptent un mode technique d'intervention; ils s'intéressent aux questions de procédure. En traduisant en pratiques, voire en préceptes, les principes du code de déontologie de la recherche, ils peuvent jouer un certain rôle pédagogique. Mais ni un mécanisme ni un code ne saurait infuser une conscience. Les cas aujourd'hui bien connus des docteurs Olivieri et Healy montrent ce qu'il peut en coûter à un chercheur de pratiquer ce qu'Edgar Morin appelle une «science avec conscience». D'autres, par contre, comme le Dr Ranjit Kumar Chandra, illustrent comment on peut frauder durant plus de vingt ans, dans une université qui refuse de prendre action. Avant d'être dénoncé par une revue prestigieuse, Chandra a eu tout le loisir de s'enrichir — suffisamment pour se retirer et s'établir confortablement à l'étranger. Certes, les comités d'éthique n'existaient pas dans les années 1980, mais cela ne veut pas dire qu'on aurait réussi à déceler la fraude; dans la présentation d'un projet, un chercheur peut longtemps cacher son jeu. En recherche, comme dans l'ensemble de la conduite humaine, la droiture ne relève ni d'un haut savoir, ni de savoir-faire spécialisés, ni de la renommée, mais d'une qualité de la conscience, le sens de l'intégrité.

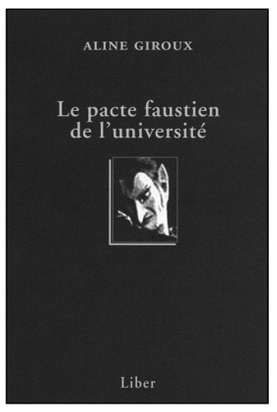
On enjoint aux universitaires de publier ou de disparaître; on les évalue selon l'argent qu'ils sont capables d'attirer à l'université; ils vivent en somme sous la pression de la productivité. Ils l'acceptent, mais peuvent-ils faire autrement? L'enseignement s'en trouve forcément négligé, ce qui a des conséquences sans doute terribles sur les étudiants. Votre livre est animé par une grande passion de l'enseignement. Comment retrouver la grandeur de cet aspect du métier?

D'abord en reconnaissant que c'est justement un métier et en donnant à ce concept le sens qu'il prend dans l'expression «avoir du métier». Stradivarius, par exemple, ne disposait ni de haut savoir ni de technologie avancée — et pourtant. Certes, l'étudiant n'est pas un objet, même de grand prix; de toute évidence, aussi, il faut continuer à perfectionner les instruments de l'enseignement. Chacun sait bien, pourtant, qu'ils ne sauraient remplacer le génie et la passion de l'artisan. Tout autant que des meilleurs outils, les artisans intellectuels d'aujourd'hui ont besoin de modèles.

Mon modèle préféré est Socrate, tel qu'il paraît à l'occasion de deux banquets. D'abord, celui d'Agathon, poète lauréat d'un concours de tragédie. Sujet du symposium: l'amour. Chacun des notables invités fait montre de son plus haut savoir. Socrate ne parle pas «magnifiquement»; tout ce qu'il sait de l'amour lui a été enseigné par une simple devineresse. Ainsi, au milieu de cette élite savante, il prend le parti de raconter une histoire, la naissance d'Éros.

Au banquet offert par Callias, le sujet proposé est plus simple; aussi, le symposium se déroule-t-il sur le ton de la conversation d'où la plaisanterie n'est pas exclue. Dans un premier tour de table, chacun fera part de ce dont il est le plus fier; au second, il dira pourquoi. Arrive la question: «Et toi, Socrate, de quoi es-tu le plus fier?» Il se compose un visage grave et répond: «D'être entremetteur.» Tous éclatent de rire. Au second tour, Socrate explique qu'il est entremetteur de la sagesse; il la rend agréable, en montre la beauté, inspire le désir de la chercher, offre toutes sortes d'occasions de la rencontrer et de la fréquenter, au besoin, il s'en fait l'interprète et va même jusqu'à montrer comment en devenir l'amant. Socrate est Éros; il a été séduit par la sagesse — c'est en cela qu'il séduit.

Je crois que l'enseignement a besoin de tels séducteurs. Ceux-là se reconnaissent dans ce passage d'André Gide: «Nathanaël, à présent, jette mon livre. Quitte-moi […] Éduquer! — Qui donc éduquerais-je que moi-même? […] Nathanaël, jette mon livre; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelqu'un d'autre […]. Jette mon livre, dis-toi que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne.»



Aline Giroux
Le pacte faustien de l'université
276 pages, 24$, ISBN 2-89578-087-0
parution février 2006

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 3

Entretien

Geneviève Trépanier
Clonage reproductif et dignité humaine

©Isabelle Dubé

Le clonage n'est que la pointe de l'iceberg biotechnologique, dites-vous. La discussion à son sujet se fait dans les mêmes termes qu'à propos des cyborgs, des xénogreffes, de l'avortement ou de l'euthanasie. Sur quoi faut-il pouvoir compter pour qu'il n'y ait pas d'excès — et d'abord, qu'est-ce que l'excès? — en ces matières, sur la morale spontanée des scientifiques? sur les comités d'éthique? sur les déclarations juridiques? sur le droit positif?

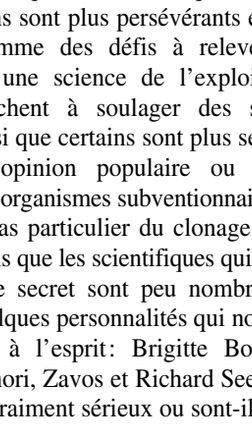
Il n'est évidemment pas facile de répondre à ces questions. Qu'est-ce que l'excès? Qui peut définir l'excès? Il existe heureusement une forme de rétroaction sociale — il n'y a qu'à penser aux OGM, à l'euthanasie, etc. Les gens prennent la parole, se prononcent et il est ainsi possible de prendre le pouls de la population. Malheureusement, ce n'est pas toujours possible; parfois on évalue mal les conséquences, parfois on ne prend connaissance de ces nouvelles technologies qu'une fois qu'elles sont disponibles. Il y a aussi la société qui évolue; ce qui était considéré comme un excès il y a cinquante ans ne l'est pas nécessairement aujourd'hui. L'excès est relatif à une échelle temporelle mais aussi spatiale, entre les peuples. Dans d'autres cas, on baisse tout simplement les bras, après une levée de boucliers, on passe à autre chose, ce qui était considéré comme excessif entre alors insidieusement dans nos mœurs.

Quant à la question de savoir qui finalement est juge en ces matières, je vous dirais que je ne suis pas vraiment favorable aux monopoles… Je pense que les scientifiques sont, dans la plupart des cas, disposés à jeter un regard critique et éthique sur leurs recherches, mais on ne peut pas simplement présumer de leur morale spontanée, et c'est pour cela que les comités d'éthique existent. Les lois peuvent paraître quelquefois contraignantes, mais il ne faut pas perdre de vue que nous nous sommes donné ces lois afin de permettre le vivre ensemble. Elle sont une forme de morale minimale sur laquelle vient s'appuyer l'éthique. Il faut, je crois, compter sur tous ces garde-fous.

Le clonage reproductif semble de toute façon, du strict point de vue technique, excessivement difficile. Est-ce que cette difficulté est de nature à pousser les scientifiques à renoncer ou, au contraire, à s'acharner?

Le degré d'archarnement dépend de plusieurs facteurs extrinsèques et intrinsèques aux scientifiques. Certains sont plus persévérants et voient les difficultés comme des défis à relever. Certains veulent faire une science de l'exploi alors que d'autres cherchent à soulager des souffrances. J'imagine aussi que certains sont plus sensibles que d'autres à l'opinion populaire ou aux lignes directrices des organismes subventionnaires.

Dans le cas particulier du clonage reproductif humain, je crois que les scientifiques qui s'acharnent à en percer le secret sont peu nombreux. Il y a seulement quelques personnalités qui nous viennent spontanément à l'esprit: Brigitte Boisselier, les docteurs Antinori, Zavos et Richard Seed. Mais ces gens sont-ils vraiment sérieux ou sont-ils plutôt à la recherche de notoriété? C'est difficile à dire. En tout cas, ils ont profité des tribunes offertes par Dolly, la première brebis clonée, et par Ève, le soi-disant premier bébé cloné par les raëliens, pour faire part de leurs intentions sur le clonage; mais, en 2006, aucun n'a réussi à prouver ses dires. Disons cependant que, dans son ensemble, la communauté scientifique me semble plus favorable au clonage thérapeutique qu'au clonage reproductif.



Geneviève Trépanier
Clonage reproductif et dignité humaine
184 pages, 18$, ISBN 978-2-89578-088-5
parution avril 2006

Geneviève Trépanier, sauf erreur de ma part, quand vous étiez à l'université, vous avez constitué une espèce de tableau qui résumait les arguments éthiques en présence sur la question du clonage. Ce tableau a eu beaucoup de succès, paraît-il. Pourriez-vous nous en dire davantage?

C'était dans le cadre d'un concours de communications posters lors du symposium «La recherche en génétique et en génomique: droits et responsabilités», qui s'est tenu à Montréal les 2 et 3 décembre 2004. Le concours était ouvert aux étudiants de deuxième et troisième cycle de toutes les universités du Québec. J'y ai présenté une affiche intitulée *Pour une lecture critique des argumentaires traitant du clonage humain reproductif*. Je n'ai pas remporté de prix, mais deux professeurs européens m'ont demandé l'autorisation d'importer mon affiche et de la présenter à leurs étudiants. Dans un cas, c'était pour diffuser mon affiche sur le site intranet Centre lémanique d'éthique de l'université de Lausanne, en Suisse. Dans le deuxième cas, c'était pour l'utiliser dans le cadre de l'enseignement aux doctorants en sciences de la vie à l'université Paul-Sabatier à Toulouse, en France.

Pour une lecture critique des argumentaires traitant du clonage humain reproductif

Geneviève Trépanier
Université du Québec à Rimouski (maîtrise en éthique), Courriel : getrepanier@hotmail.com

PROBLÉMATIQUE

Différents modes d'encadrement normatif (éthique, déontologique ou juridique) balisent l'exercice responsable de la recherche biomédicale. Dans le domaine de la génomique, certaines découvertes remettent en cause certaines valeurs qui fondent des normes, et relancent le débat sur la responsabilité scientifique. C'est le cas des recherches rendant possible le clonage humain reproductif (CHR): plusieurs intervenants revendiquent l'interdiction du CHR en tant que crime contre l'humanité. Cette question doit être débattue par les chercheurs, le public et les gouvernants sur la base d'arguments probants.

OBJECTIF

Analyser la signification et la portée des arguments éthiques favorables et défavorables au CHR, en vue de déterminer la validité d'un interdit du CHR en tant que crime contre l'humanité.

MÉTHODOLOGIE

Une grille d'analyse à trois entrées a été appliquées aux différents arguments: a) leur validité technique ou scientifique (plausibilité des risques et des bénéfices); b) la congruence des arguments de type anthropologique en regard des savoirs actuels; c) la correspondance des arguments avec des principes éthiques ou juridiques largement consensuels.

Niveau 1 - A **Plausibilité des bénéfices sur le plan scientifique / technique**

ARGUMENTS	CONTRE-ARGUMENTS	VERDICT
Clonage substitutif (d'un être cher disparu)	Non identité du clone - personnalité non réductible au génome.	*Irrecevable*
Clone-médicament (pour greffe de moelle osseuse)	Instrumentalisation de l'enfant qui n'est plus une fin en soi mais un moyen.	*Indécidable ici Ct. Niveaux 2' + 3*
Prévenir la transmission de maladies génétiques liées au sexe	Alternatives : diagnostic pré-implantatoire (DPI) et prénatal (DPN), l'insémination artificielle (IAD).	*Pas nécessaire alternatives disponibles*
Augmenter % de réussite de la (PMA) procréation médicalement assistée	Techniques disponibles performantes en PMA, sinon adoption possible.	*Pas nécessaire alternatives disponibles*
Donner une descendance à couple stérile (dernier recours) ou homosexuel	Techniques disponibles performantes en PMA (IAD pour femmes homosexuelles), sinon adoption.	*Pas nécessaire alternatives disponibles*
Assouvir le désir de refaire sa vie	Non continuité psychique du clone - personnalité non réductible au génome.	*Irrecevable*
Gagner l'immortalité (argument raëlien)	Non continuité psychique du clone - personnalité non réductible au génome.	*Irrecevable*
Créer une réserve vivante d'organes / tissus pour son propre usage	Dans les sociétés de droit, tout humain, cloné ou non, est sujet de droit et existe pour lui-même, non comme «réserve».	*Irrecevable qu'il soit pour ou contre*
Fabriquer une armée de super soldats clonés	Inutilement coûteux et choix de carrière imprévisible du clone.	*Irrecevable qu'il soit pour ou contre*
Suspendre le temps (en attendant le remède à une maladie mortelle)	Non continuité psychique du clone - personnalité non réductible au génome.	*Irrecevable*
Procréer sans partenaire sexuel (par choix ou nécessité)	Techniques disponibles performantes en PMA (IAD pour femmes), sinon adoption.	*Pas nécessaire Enjeu de niveau 2*
Cloner des prix Nobel, des compositeurs, des missionnaires, etc.	Personnalité non réductible au génome, émergence du génie dépend du contexte familial, culturel, social.	*Irrecevable*

Niveau 1 - B **Plausibilité des risques sur le plan scientifique / technique**

ARGUMENTS	CONTRE-ARGUMENTS	VERDICT
On va fabriquer une sous-classe d'humains	Dans les sociétés de droit, tout humain, cloné ou non, est sujet de droit et existe pour lui-même, non comme esclave.	*Irrecevable*
Aventure eugénique qui va anéantir la diversité biologique	Coût élevé du CHR prévient son application à grande échelle, donc risque faible pour biodiversité humaine.	*Peu fondé*
Insécurité de la technique selon les essais chez l'animal	Vrai pour le moment, mais la technique va devenir sécuritaire (plasticité de la capacité reproductive humaine).	*Contre-argument Indécidable ici Ct. niveau 3*
Transformation de l'être humain en «cobaye»	Être humain déjà sujet de recherche biomédicale (dont PMA):	*Indécidable ici Ct. niveau 3*
Va contre l'ordre naturel de la procréation…	Application non raisonnée et non spécifique du principe de précaution.	*Indécidable ici Ct. niveau 3*
…et menace l'intégrité de l'espèce humaine	L'intégrité de l'espèce non menacée par la réplication d'un petit nombre.	*Irrecevable*
On emprunte une pente glissante dangereuse (vers la post-humanité)	Application non raisonnée du principe de précaution: le jugement moral doit reposer sur des arguments probants et spécifiques.	*Peu fondé*

Niveau 2 **Congruence des arguments de type anthropologique (conceptions de l'humain, de la filiation…) en regard des savoirs**

ARGUMENTS	CONTRE-ARGUMENTS	VERDICT
Va entraîner la discrimination liée à l'eugénisme	Eugénisme de masse par clonage peu probable sur la base des limites / coûts actuels de la technique.	*Non congruent*
Va induire la réification: instrumentalisation de l'humain et sa marchandisation (commerce d'ovules)	L'instrumentalisation ne sera jamais complète dans les sociétés de droit, mais dimension symbolique discutable. Commerce d'ovules peut être rendu illégal, mais diversité entre pays.	*Indécidable ici Ct. niveau 3*
Va à l'encontre de l'unicité (singularité) et de l'altérité de l'humain	Le clone ne sera ni tout à fait autre, ni identique; l'expérience des jumeaux identiques non considérée.	*Non congruent*
Porte atteinte à l'intégrité de l'embryon humain	Consensus autour de la recherche sur l'embryon jusqu'à 14 jours, sans trancher la question de son statut.	*Débat de fond sans issue*
Nie la liberté de la personne indéterminée dans son être à la naissance	Distinguer déterminisme biologique et capacité concrète d'autonomie; lien imprécis entre désir du parent et liberté d'agir de l'enfant.	*Non congruent*
Accrédite le réductionnisme génétique (duplication)	CHR a peu d'impact sur la perception du réductionnisme génétique et peut même servir à le critiquer.	*Non congruent*
Cloner un être cher, c'est fuir l'expérience humaine du deuil	La valeur anthropologique et symbolique du deuil peut évoluer dans le temps.	*Non congruent*
Cloner, c'est anéantir la capacité éthique de l'humanité	La capacité éthique de l'humain repose sur sa raison et sa conscience, non sur le mode de procréation.	*Débat de fond sans issue*
On va créer le chaos dans la filiation, détruire l'institution de la famille	Le clonage est un ajout à la PMA qui a déjà séparé parents biologiques (génétiques), adoptifs ou sociaux, et la mère gestante (mère porteuse).	*Non spécifique renvoie à une critique globale de la PMA*
Le droit à la procréation inclut le clonage (liberté de choix)	Droit de procréer contesté sur le plan éthique et juridique; liberté de choix peut être limitée en démocratie.	*Débat actuellement sans issue*
Liberté de recherche et soif de connaissance sont des valeurs militant en faveur du clonage	La liberté absolue n'existe pas; elle s'exerce en interaction avec d'autres valeurs sociétales. La soif de savoir est subordonnée à des principes éthiques.	*Débat de fond qui oppose des thèses / intérêts divergents*

Niveau 3 **Correspondance des arguments avec des principes éthiques ou juridiques qui peuvent présenter un potentiel consensuel**

ARGUMENTS	PRINCIPES	VERDICT
Le clonage va entraîner la marchandisation et l'instrumentalisation de l'être humain	L'encadrement normatif de la recherche biomédicale met en jeu des principes qui s'opposent de la réification de l'humain: indisponibilité du corps humain, reconnaissance des droits et libertés fondés sur la dignité humaine, reconnaissance du génome comme patrimoine commun de l'humanité. *Bernard Edelman :* *On voit comment, poussé jusqu'à ses limites extrêmes, le point de vue de la technique non seulement transforme l'homme en technicien de lui-même mais encore, et par voie de conséquence, affecte la notion d'humanité. Si la technique est une fin, nous devenons la fin de la technique et, partant, notre essence sera technique.*[1] *On voit donc que l'hypostasie du droit subjectif entraîne pour conséquence sinon la négation de la nature humaine du moins la « fabrication » d'un autre homme structuré par l'échange marchand.*[2]	*Potentiel consensuel*
Le clonage fait de l'être humain, un être «expérimentable»: la visée du CHR n'est pas thérapeutique	Les lignes directrices d'éthique de la recherche élaborées dans des grands forums internationaux, sont fondées sur le principe du respect de la personne humaine comme fin et non comme moyen, comme pur objet. *Or voilà qui met en lumière l'échange normatif qui se joue tacitement entre l'inviolabilité de la personne, qui est de l'ordre du commandement moral et fait l'objet d'une garantie juridique, et le fait qu'elle ne peut pas disposer comme elle le souhaite du mode naturel qui préside à son incarnation corporelle.*[3]	*Potentiel consensuel*
Le CHR doit être interdit en tant que crime contre l'humanité et contre l'espèce humaine	Le crime contre l'humanité est appliqué de façon très parcimonieuse afin de prévenir les crimes de génocide, purification ethnique, déportation, etc. et de juger ses auteurs peu importe l'endroit où le crime a été commis. Y inclure le CHR pourrait en affaiblir la portée.	*Irrecevable mais une convention internationale basée sur les principes 1) et 2) est en préparation.*

PARMI LES CONCLUSIONS

Parmi les arguments de différents ordres avancés en faveur ou en défaveur du CHR, plusieurs ne résistent pas à l'analyse sur la base des connaissances techno-scientifiques actuelles. D'autres ne sont pas congruents en regard des savoirs anthropologiques disponibles.

Ces arguments ne présentent donc pas de potentiel consensuel soit pour justifier la pratique du CHR, soit pour légitimer un interdit du CHR, surtout au titre de crime contre l'humanité.

L'étude des arguments plus fondamentaux traitant de l'instrumentalisation, de la marchandisation et du caractère non «expérimentable» de l'humain, montre des correspondances avec un ensemble de principes éthiques et juridiques largement reconnus, qui peuvent fonder une convention internationale interdisant le CHR.

Références
[1] Bernard Edelman, *L'homme, la nature et le droit*, p. 116.
[2] Ibidem, p. 124.
[3] Jürgen Habermas, *L'avenir de la nature humaine – Vers un eugénisme libéral?* Traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme, NRF essais, Gallimard, Paris, 2002, p. 37.

Votre livre reprend l'examen des divers arguments opposés et favorables au clonage reproductif et s'attarde en particulier à celui qui évoque le crime contre l'humanité ou contre l'espèce humaine pour le faire interdire. Cet argument vous semble déplacé, peu convaincant. Qui le brandit et pourquoi est-il hors de propos?

C'est en France, si je ne m'abuse, qu'est apparue l'idée de faire du clonage reproductif humain un crime contre l'espèce humaine, sous-catégorie en quelque sorte du crime contre l'humanité, l'idée étant d'interdire ce type de clonage au niveau international afin d'éviter une forme de «tourisme de reproduction» qui permettrait aux gens d'un pays où le clonage est interdit d'aller se faire cloner ailleurs. Le lien de parenté qu'on aimerait faire reconnaître entre le clonage et les crimes contre l'humanité tient à ce qu'on aurait affaire dans les deux cas à une menace pour la dignité humaine. N'oublions pas, par ailleurs, que les législations internationales ne courent pas les rues; le crime contre l'humanité (ou l'espèce humaine) a donc un certain avantage pratique. Toutefois, plusieurs personnes, dont je fais partie, croient plutôt qu'agir en ce sens est risqué: placer sur un même pied le fait de «produire» un enfant et le génocide ou l'esclavage est quelque peu paradoxal. Non seulement cela banalise le clonage, qui y fait pâle figure, mais ça dénature du coup des crimes impensables qui parfois tardent à être reconnus comme tels et qui demeurent dans bien des cas impunis.

Souvenir

Le chien

Le 27 avril dernier nous avons souligné le quinzième anniversaire de la maison d'édition dans une célébration commune avec les éditions du Noroît, qui fêtaient leur trente-cinquième anniversaire, et les éditions de L'instant même, leur vingtième. Cette soirée amicale et chaleureuse — qui a eu lieu à L'Agora de la danse, à Montréal, dont nous remercions encore l'équipe sympathique et efficace — comportait quelques surprises, par exemple la divulgation du numéro «spécial invitation» de notre bulletin qui ouvrait donc ses pages à nos deux amis éditeurs. Je me suis également autorisé, au cours de cette soirée, à offrir un petit texte aux personnes présentes, un poème-chanson qui n'avait d'autre ambition que d'agrémenter la rencontre. Certains ont souhaité pouvoir le relire. J'ai pensé que le mieux était de le transcrire ici. Cela constituera ainsi un souvenir de ce moment fort agréable.

Mon chien n'avait jamais jappé
Même que j'pensais l'faire opérer
Des amygdales
Des cordes vocales
Lui donner des cours de morale
Ou d'éthologie générale
Ah l'animal

I'a laissé faire sans dire un mot
Les voleurs de ma stéréo
J'comptais sur lui
Surtout la nuit
Pendant qu' j'roupillais dans mon lit
Et qu'i'd'vait faire la sentinelle
En chien modèle

Au lieu de cela i'n'disait rien
Même quand le vieux chat des voisins
Lui vidait l'bol,
Lui griffait le col
Lui martelait les roubignoles
Quel chien couillon que j'avais là
Qui restait coi

Il cédait l'os sans rouspéter
Au petit des bs d'à côté
Toujours motus
Même cont' les puces
Ou quand il allait voir Vénus
Qui était à peine sa congénère
D'la cour arrière

Mais mon clébard n'était pas muet
Ni chien yogi ni grand discret
J'l'ai su un soir
Où su'l'trottoir
Il a hurlé son désespoir
Pour son tout premier cri primal
C'était pas mal

Alors je me suis précipité
Pour calmer le miraculé
Et dire un mot
Au christ nouveau
Qui v'nait sauver les animaux
Et qui ouvrait enfin les cieux
Aux silencieux

Mais en arrivant tout ému
C'est moi qui suis tombé des nues
J'avais tout faux
Le bon fido
Tenait au bout de son museau
Figée sous l'arrêt de la peur
Mon âme sœur

J'l'ai rassurée, réconfortée
J'lui ai tout dit autour d'un thé
Pendant que la
Bête fière de soi
S'était rapprochée de nos doigts
Qui reconnaissaient d'un câlin
Son flair canin

Depuis je cours, je fais le beau
J'ai vraiment la joie dans la peau
Et puis surtout
Mon cher toutou
Fait comme moi abboie et joue
Et c'est comme ça que dans nos cœurs
C'est le bonheur

Giovanni Calabrese

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 4

« *Voix psychanalytiques* »

Entretien

Michel Peterson

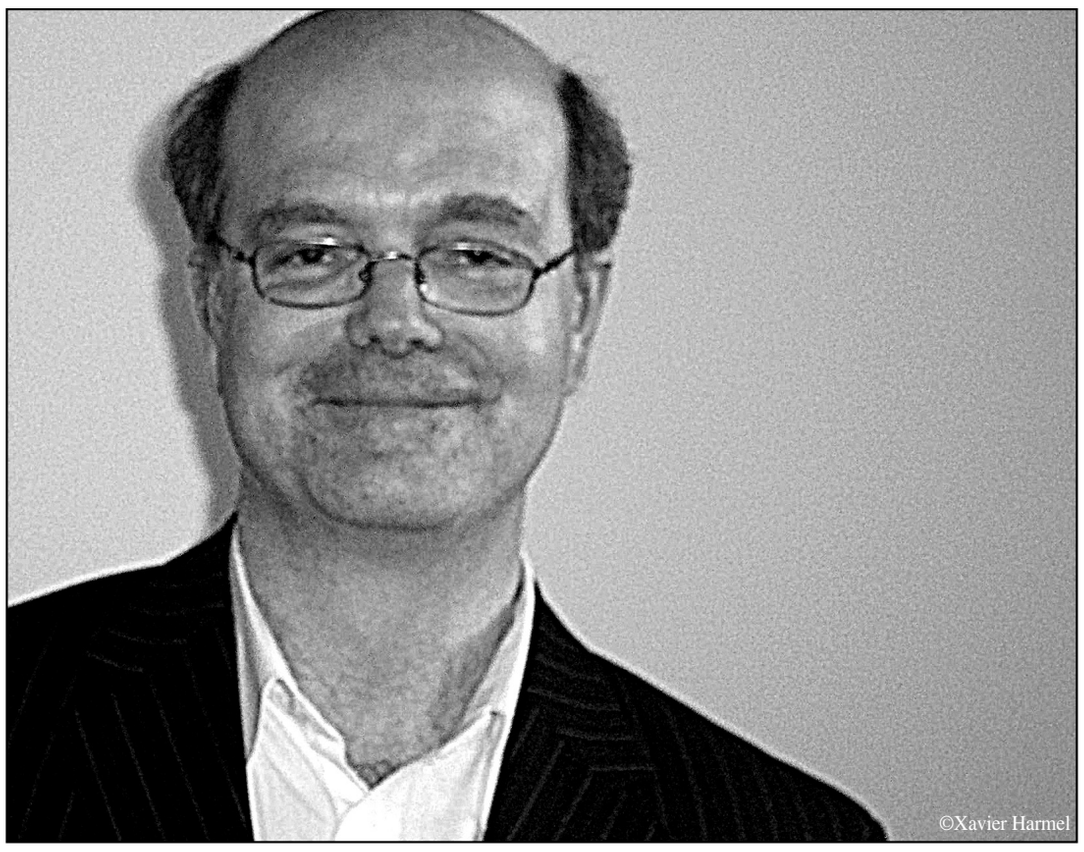
Michel Peterson, vous dirigez chez Liber une nouvelle collection de psychanalyse, « Voix psychanalytiques ». Vous êtes vous-même psychanalyste, vous connaissez plusieurs maillons du milieu de l'analyse, vous faites régulièrement des comptes rendus d'ouvrages de psychanalyse, vous connaissez donc bien la situation actuelle de la discipline. Pourquoi une collection de psychanalyse? quelle en est la nécessité? y a-t-il une orientation particulière que vous souhaitez lui donner?

Nous célébrons cette année le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Freud et, plus que jamais, la psychanalyse déclenche les haines les plus sauvages, les plus inanalysées. Même s'il y a nécessité de répondre aux détracteurs sur le plan politique (c'est ici l'immense question des soins dans la mondialisation avec ce qu'elle apporte d'accroissement éhonté des inégalités, l'enrichissement des oligarchies, les mouvements de migration, etc.), sur le plan analytique et, plus généralement, sur le plan de ce que nous appelons la santé publique, je pense que nous devons coûte que coûte soutenir pour l'humain un lieu de parole — contre l'Evidence-Based Psychiatry, qui va de pair avec la Nouvelle Gestion Publique, actualisation à travers la novlangue de la psyché et du corps des politiques des ministères de la Vérité représentées par le complexe militaro-pharmaco-neuro-génético-industriel. C'est une question de démocratie, de citoyenneté, de liberté. Après Freud et Lacan, la psychanalyse doit toutefois « migrer » sous peine de ne pas répondre à sa promesse. Mais ce déplacement doit se faire en questionnant avec rigueur le fantasme scientiste. Comment? En luttant d'abord pour que soient réintroduits la parole et le langage, ce dernier ne pouvant être réduit à une pure fonction d'expression de la pensée articulée par des systèmes de signes puisque, comme le démontre la cure analytique, il institue ce là qui introduit l'écart constitutif où vient sourdre le sujet humain.

On entend souvent dire qu'il n'y a pas de psychanalyse au Québec. C'est à mon sens un grave malentendu. Il n'est que de penser, outre la Société Psychanalytique de Montréal, à tous les groupes qui la promeuvent: le Centre Gouin, le groupe RSI, l'École freudienne du Québec, le GIFRIC, l'École lacanienne de Montréal, la Libre association de psychanalyse de Montréal, l'Institut montréalais de psychothérapie, le Pont freudien, et j'en oublie sûrement d'autres. Pour ce qui est de la clinique, là aussi les ressources, quoi que limitées, ne sont pas à négliger. On trouve par exemple des services analytiques de consultation pour adolescents et jeunes adultes (Ado-Cause), pour les couples et les familles (le GIFRIC et autres cliniciens formés par l'Institut montréalais de psychothérapie analytique), le Centre Saint-Pierre (où plusieurs cliniciens sont formés à l'approche analytique), la Maison Saint-Jacques, la Maison buissonnière à Montréal et la Maison ouverte à Québec (pour les enfants), sans compter certains centres de crise et des groupes comme Parole d'urgence offrant même des services à domicile. Comme quoi, malgré ce qu'on véhicule sur un mode catastrophiste, la psychanalyse existe bel et bien dans le social au Québec.

La collection « Voix psychanalytiques » entend justement donner voix à des psychanalystes, mais pas uniquement, qui cherchent, en dehors de la langue de bois, à déployer des perspectives originales pour la psychanalyse qui a affaire avec la souffrance non-dite, voire inédite des hommes, des femmes et des enfants de tous les pays. Je tiens donc à ce que cette collection — qui publiera des auteurs aussi bien d'ici que de l'étranger — ne reste pas engluée dans les stériles débats d'école et que nous évitions l'intégrisme, la conformité à des savoirs légitimés, la paralysie des congrégations. Pour autant, il ne s'agit pas de viser un rassemblement imaginaire. La communauté analytique — c'est là sa chance — est une communauté sans communauté, pour reprendre l'expression de Blanchot, c'est-à-dire une communauté acéphale, qui a lieu « en dehors de l'entente », un engagement en vue du défaut de langage, de l'impossible, de l'inavouable. Bref, vous aurez compris que la collection n'est pas un lieu fédératif, mais un espace de croisements, de métissage, de maronnage, d'exil, de créolisation.

Jean-Claude Guillebaud a récemment pu écrire que la psychanalyse n'avait plus le parfum de subversion qu'on lui connaissait au départ et qu'elle passait même souvent pour réactionnaire, non-scientifique. Il a à la fois tort et raison. Raison, si l'on


©Xavier Harmel

s'avise du discours navrant selon lequel nous assisterions actuellement à la défaillance du phallus, à un déni d'autorité, à une faillite de la parole. Je pense que ces analyses sont un peu courtes et, surtout, prennent les choses dans l'optique de la courte durée. Tort, si l'on voit les choses dans la longue durée. Ce n'est pas parce qu'il y a mutation de l'économie libidinale que la monnaie devient virtuelle. Il faut réanalyser les discours postcapitalistes afin de penser l'incomplétude qu'on cherche à tout prix à colmater, et la psychanalyse est un des champs où il est possible de faire ce travail.

Les premiers titres que vous avez retenus sont ceux de Serge Hajlblum et de Karim Jbeili. Que pouvez-vous nous dire de ces analystes, de leur travail, de leur apport?

Dans mon esprit, l'ouvrage de Serge Hajlblum sert en quelque sorte de manifeste à cette collection. Non seulement met-il en scène, avec un style, un ton, un rythme, une langue qui lui est propre, l'insupportable auquel s'affronte la psychanalyse, mais il découpe quelque chose qui concerne l'humanité dans sa généralité. Ce quelque chose, c'est précisément cet objet très particulier qu'il nomme voix, à savoir un objet offrant la possibilité d'entendre ce qu'il en est, dans et par le corps, du sonore dans l'inconscient. Les hors la voix (et non hors langage) que sont les aphasiques et les autistes crient cette « bruisure » que repère Hajlblum au sens où ces parlêtres articulent à leur façon un hors-jeu majeur entre la voix et la lettre, donnant à lire les bruits d'un désastre. Il y a chez les aphasiques et les autistes une position subjective qu'on ne peut pas, de mon point de vue, ne pas rapporter à la situation du Québec et de l'analyse au Québec.

Quant au livre de Karim Jbeili, il nous rappelle que, si le psychisme est universel, il est imprégné de déterminants culturels et historiques. Par exemple, les exigences moïques des Occidentaux ne peuvent être plaquées sur le système symbolique des Orientaux. Cette constatation peut passer pour une lapalissade, mais je sais, pour travailler quotidiennement avec des réfugiés ayant subi la torture, à quel point elle est toujours à repenser cliniquement parlant. Selon la culture d'où parle le sujet, son trauma adopte des frayages singuliers dans la mesure où, comme le montre Jbeili, les traumatismes israélien, islamiste ou états-unien se déclinent selon des représentations foncièrement distinctes parce que les interdits se manifestent sous des modalités différentes. Il y a donc là un appel à la prudence conceptuelle et interprétative nécessaire dans un Québec où la population est de plus en plus métissée.

Une entreprise éditoriale doit non seulement être à l'écoute de ce qui se fait et le relayer auprès du plus large public possible, mais aussi garder présent ce qui s'est fait pour ne pas l'oublier et y puiser une inspiration souvent salutaire. Vous avez le projet de publier les textes de François Peraldi mais peut-être également d'autres « classiques » de la psychanalyse canadienne-française récente. En quoi consiste leur actualité?

Il y a effectivement dans le projet de cette collection un aspect touchant à la transmission de la psychanalyse. À moins d'erreur de ma part, à ce jour, aucune collection de psychanalyse (hormis celle du GIFRIC, mais qui demeure essentiellement distribuée parmi ses membres) n'a réussi à voir le jour au Québec. Il y a eu et il continue d'y avoir plusieurs revues — je pense à *Frayages*, *Trans*, *Filigrane*, les *Cahiers du CLEF*, etc. Plusieurs essais ont bien sûr été publiés — en particulier, ces dernières années, par Liber —, mais la dispersion a fait en sorte qu'il est difficile aujourd'hui de penser à un corpus psychanalytique québécois. Une revue comme *Filigrane* a effectué un énorme travail de mémoire en publiant des portraits de psychanalystes comme Camille Laurin, Paulette Letarte, Jean-Louis Langlois, Mireille Lafortune, André Lussier, Clifford Scott, Lise Monette, René Major et d'autres. Or ces textes sont pour ainsi dire demeurés dans le domaine privé. Il faut également signaler la contribution de Monique Panaccio qui a soutenu à l'université du Québec à Montréal en 2000 une thèse (*La psychanalyse au Québec: formation, filiation, transmission*) traitant de cette question. Mon intention est de les donner à lire à un plus large public dans le but de susciter le débat. C'est dans cet esprit que j'ai le projet de publier ou de republier certains de ces auteurs qui ont formé les générations successives d'analystes québécois. Nous arriverons sans doute à mieux comprendre les enjeux actuels de la psychanalyse d'ici et à ouvrir de nouvelles pistes de réflexion.

Dans ce contexte, François Peraldi représente à mes yeux la part maudite de la psychanalyse québécoise. Se plaçant d'emblée dans une position déconstructrice, à la fois dans et hors institution, faisant institution sans faire école, c'est un homme qui a su, comme en témoigne la lecture de ses séminaires, s'engager en tant que sujet de l'analyse dans un travail de passeur. Son œuvre considérable mérite d'être estimée à sa juste valeur et une publication en bonne et due forme peut contribuer à ce qu'elle ne sombre pas dans l'oubli. Heureusement, jusqu'à présent, Karim Jbeili l'a parmi d'autres maintenue vivante en la diffusant sur son site Calame. Mais une autre étape doit maintenant être franchie. Même s'il n'a pas toujours proposé des avancées majeures, Peraldi a cherché à dégager, dans ses séminaires comme dans ses nombreux articles, le cadre épistémologique de la psychanalyse en s'appuyant sur la notion de « coupure épistémologique » développée à l'époque par François Regnault, parmi d'autres. Peraldi a introduit dans le champ psychanalytique québécois une tension, laquelle demeure aujourd'hui présente, comme en témoignent le pillage et les dénégations dont son travail continue d'être l'objet.

Et vous-même, vous considérez-vous simplement comme un passeur ou avez-vous des projets personnels de publication?

« Simplement » comme un passeur… J'aime votre expression. J'ai eu la chance, voilà un an, de faire partie d'un jury de passe à l'École lacanienne de Montréal, cette procédure inventée par Lacan et à travers laquelle deux passeurs, c'est-à-dire un tiers, adressent audit jury ce qu'ils ont entendu du désir d'un demandeur à occuper la position de psychanalyste. Ce fut — et cela continue, persiste — une expérience radicale en ce qu'elle ouvre la division de tous ceux et de toutes celles qui sont impliqués dans cet événement.

Toutefois, outre celui qu'on lui donne chez les lacaniens, il est un autre sens du terme de passe qui me retient. Une partie importante de mon travail durant les quinze dernière années a été de traduire de différentes langues vers différentes langues des œuvres littéraires et philosophiques. J'ai ainsi servi de passeur de poésie, de romans et de philosophie du polonais et de l'anglais vers le français, du français vers le portugais, etc. Inspiré par l'immense poète brésilien Haroldo de Campos, traducteur exemplaire, j'ai traduit — je dirais plutôt transcréé ou transdit — en portugais des recueils de Francis Ponge, des textes de Jacques Derrida et *Gros mots*, de Réjean Ducharme. De même, j'ai porté du portugais vers le français des textes de Clarice Lispector et de Carlos Drummond de Andrade, ainsi qu'un essai du philosophe brésilien Denis Rosenfield portant sur la métaphysique moderne conçue en tant que démesure de la raison. Toute cette sollicitude pour les langues me vient de mon enfance, de mes tantes polonaises qui, lorsqu'elles débarquaient chez moi, fascinaient mes oreilles autant que celle qui, toute québécoise qu'elle était, vivait depuis des années au Mexique et nous visitait avec ses filles. Dans mon petit univers du Plateau Mont-Royal, cette polyphonie me permettait d'échapper au silence en devenant l'hôte de l'autre. Je crois que c'est là que, sans le savoir — je l'ai appris beaucoup plus tard dans mon analyse personnelle —, Joyce est entré en moi et a multiplié mes langues maternelle et paternelle, irisées de danois et d'italien, mes deux berges symboliques. D'emblée, la culture et l'élangues se sont présentées dans mes labyrinthes comme une topologie au sens où en parle George Steiner, c'est-à-dire comme un enchaînement infini de traductions, de transformations et de générations d'idiomes. En fait, c'est la nécessité d'inventer ma langue paternelle qui m'a conduit en analyse puis en littérature comparée, domaine dans lequel j'ai publié plusieurs essais de théorie littéraire. De là, je suis en quelque sorte en psychanalyse à nouveau puis à l'écriture qui m'amène aujourd'hui à envisager, du fond de l'angoisse du sexuel qui me paralysait dans la très extrême solitude de mon enfance, dans la différance des traces, l'impossible de la jouissance féminine.

Pour ce qui concerne mes projets personnels, outre la fiction et la clinique, je travaille actuellement à un ouvrage consacré à la question de la torture. L'écoute des réfugiés a rendu pour moi nécessaire cette réflexion. Les travaux sur ce qu'on appelle les états de stress post-traumatique font en général l'impasse sur des questions comme celles de la pulsion, de l'infantile et du sexuel. L'objet de cet ouvrage est donc de penser la déportation psychique que vivent ces errants aux prises avec des traumas extrêmes. Dans un autre ordre d'idées, je pense également à un livre abordant le lien entre psychanalyse et pauvreté, une question fort délicate qui engage à une réflexion sur le rapport complexe de l'analyse aux nouvelles formes de capital ainsi que sur la place de la psychanalyse dans les politiques sociales. À cet ouvrage s'en rattache un autre, que j'écris actuellement en collaboration avec Ceres Braga Arejano, une collègue de l'université fédérale de Florianópolis, au Brésil — qui s'intitule provisoirement *Du bénéficiaire au citoyen*. Il s'agit d'une étude historique comparative brésilienne-canadienne en santé collective au cours des deux dernières décennies. Enfin, dans le champ psychanalytique, je mentionnerai que je suis occupé depuis deux ans — et ce, dans le cadre d'un séminaire que me permet de donner l'École lacanienne de Montréal — par le contentieux entre Lacan et Derrida. Là encore, je suis pour ainsi dire passeur, mais d'un troisième type.

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 5

« *Voix psychanalytiques* »

Extrait
Serge Hajlblum, *Hors la voix*

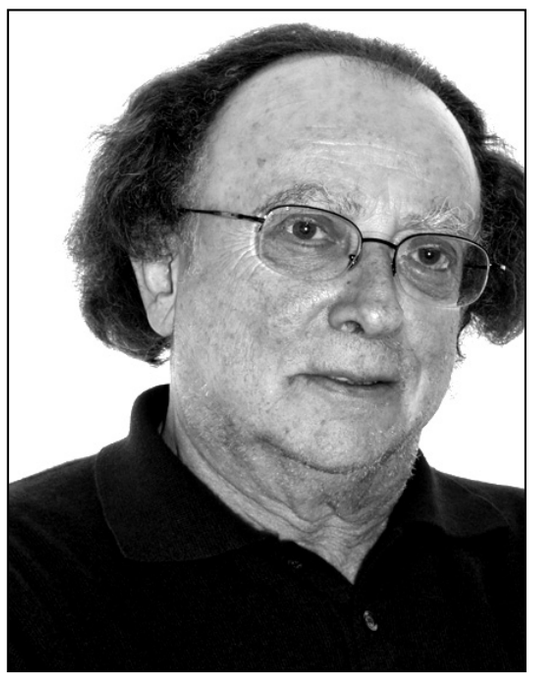
J'appelle *bruisures* les difficultés aphasiques par lesquelles il est possible d'aborder la question de l'objet voix dans le champ de la psychanalyse. Les désagrégations tant de la voix que de la parole ne peuvent s'appréhender qu'avec les moyens mêmes qu'elles nous offrent, comme le souligne dès la fin du dix-huitième siècle Jean Paul Grandjean de Fouchy, au contraire de la position médicale et savante de Linné, en Suède, qui ne concerne d'ailleurs pas l'aphasie en propre mais l'oubli des noms propres. La question de l'aphasie ne relève pas d'une atteinte de la mémoire.

L'importance de cette manière d'appréhender l'aphasie par l'auto-observation sera au principe, à travers la *Contribution à la conception des aphasies* que Freud publie en 1891, de ce qu'on appelle, rétrospectivement bien à tort, l'auto-analyse de Freud. Bien à tort : si l'on pense qu'en réponse à l'envoi et de sa traduction en allemand des *Leçons du mardi* et d'un exemplaire de la *Contribution*, Charcot pose Freud, dans sa dernière correspondance, comme adresse et cause de la rêverie suivante, rêverie qu'on dirait très volontiers de transfert : « Mon cher docteur Freud, Vous m'avez procuré ces jours-ci un vrai plaisir. J'ai lu le premier fascicule des leçons du mardi, d'un bout à l'autre. Il m'a semblé m'entendre parler en allemand et professer dans quelque université germanique : je ne sais laquelle, à Vienne peut-être : on m'écoutait fort attentivement et je crois que je persuadais ; la langue était belle ; cela ne m'étonnait pas puisque je vous écoutais parler, répétant tout ce que je recevais de vous par les yeux. Cela a été comme un rêve ; un rêve agréable. Je vous remercie bien vivement, croyez-le bien, de tout le mal que vous vous êtes donné pour me le procurer. Figurez-vous que, ingrat, je n'ai pas encore lu sérieusement votre travail sur l'aphasie. J'en ai lu assez cependant pour y voir que vous critiquez les petits schémas rigoureux à la fois et complaisants à la manière de Wernicke et Lichtheim. »

La psychanalyse trouve son point de départ dans l'adresse d'une rêverie mettant en scène tant la traduction que la belle langue allemande, que Charcot ne connaissait pas suffisamment. Quel analysant aujourd'hui remercierait un psychanalyste de tout le mal qu'il se donne pour lui procurer un rêve ? Par ce bref échange, il est possible de soutenir que le psychanalyste est celui qui ouvre à la possibilité de l'inconscient : Freud, quand bien même, en 1891, il aurait méconnu sa place, ne s'y est pas dérobé face à Charcot. La psychanalyse a reçu sa poussée d'une adresse soutenue.

Les bruisures sont liées à des difficultés relevant de l'organicité du vocal — par opposition au mutisme hystérique, comme le remarque Freud —: les trébuchements, les bégaiements, les aphonies, voire les constrictions possibles, les souffles si vains de ne rencontrer le moindre obstacle ; enfin toutes les sortes d'aphasies, ces choses qui ne sont pas directement élaborables dans le registre de la signifiance avec ses mots d'esprit, lapsus et autres, et sur lesquelles Freud s'est appuyé à l'orée de la formulation de la psychanalyse. Tous ces troubles, corrélés à des accidents cérébraux, témoignent du lien entre le langage et le corps considéré dans son organisation neurologique.

C'est justement par cette question posée par l'aphasie, en s'immergeant dans la logique de son appréhension médicale pour en dévoiler les impasses, que Freud met au jour la dimension spécifique de la parole et de la voix : ce qui sera travaillé, en ces deux sens opposés de l'organe et de la fonction, jusqu'à se ponctuer dans la position de l'inconscient. Si la parole va être élaborée comme le lieu même de la psychanalyse, la question de la voix ne va jamais vraiment être ni thématisée ni conceptualisée, aussi bien par Freud que par Lacan, bien qu'elle sourde en permanence dans leurs élaborations.

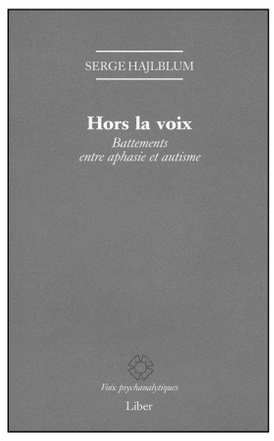


C'est donc dans l'abord des aphasies que Freud a été conduit à poser que les problèmes de la voix, du langage et de la parole, tels que présentés et définis dans le champ de la clinique neurologique liée aux diverses formes de bris du langage, ne se superposent pas vraiment aux découvertes et hypothèses de cette même clinique de neurologie — comme il posera, dans la *Traumdeutung*, que ce qu'il dégage comme l'inconscient et le rêve ne se superpose pas à l'ensemble de la littérature sur l'inconscient et le rêve. En somme, il n'y a pas de correspondance biunivoque entre le langage et l'organisation cérébrale.

[…]

Dès l'abord, Freud, et à propos de la voix et de la parole, trouve et pose au titre de principe ce qui rate dans toute théorie de l'image entre l'appareil de langage et la machinerie corporelle, ici représentée par des zones cérébrales assimilées et identifiées à des zones du langage. Il faut prendre la mesure de cette introduction à ce qui sera la psychanalyse par la prise en considération de fond d'un tel ratage : entre les dimensions de la voix, de la parole, du langage, d'une part, et, d'autre part, le corps appréhendé par la médecine neurologique (pour ce qui nous intéresse ici) dans une topographie, une cartographie des zones, frontières, connexions et territoires dits du langage. La lecture de cette carte introduit une énigme dans le rapport à l'objet dont elle est appelée à rendre compte. Cette énigme trouve solution à être posée comme objection.

(p. 65-70)



Serge Hajlblum
Hors la voix
Battements entre aphasie et autisme
« Voix psychanalytiques »
136 pages, 17$, ISBN 978-2-89578-093-9
parution avril 2006

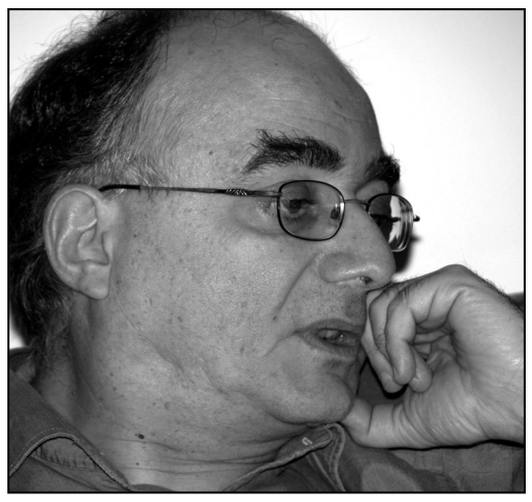
Extrait
Karim Jbeili, *Le psychisme des Orientaux*

Freud a inventé la psychanalyse à Vienne, aux confins de l'empire austro-hongrois et de l'empire ottoman. Vienne était tellement sur le bord des deux empires que les armées du sultan en ont même fait le siège à plusieurs reprises depuis le seizième siècle. Dans ces deux empires centraux, ainsi que dans un troisième, l'empire tsariste, fleurissait alors un univers cosmopolite où chaque communauté, protégée par l'empereur, le sultan ou le tsar avait un statut particulier sécurisé. Les membres de ces communautés avaient une grande mobilité et n'étaient pas plus liés à une terre qu'à une autre. Il y avait comme une sorte de nomadisme garanti par les empires.

Freud et la psychanalyse sont restés marqués par cette époque qui a pris fin avec la guerre de 14-18. Les trois empires centraux se sont écroulés pour céder la place à une multitude, de courants nationalistes dont le principal souci a été d'arrimer chaque peuple à un territoire particulier et, par suite, à épurer ce territoire de tout ce qui pourrait en polluer l'homogénéité.

Nous vivons encore dans ce paradigme nationaliste même s'il s'y est greffée la superstructure mondialiste. Il nous est presque impossible de concevoir l'atmosphère prénationaliste qui prévalait dans les empires d'alors. Les génocides qui ont résulté de leur chute (celui des Arméniens, des Juifs, des Tziganes et bien d'autres moins spectaculaires) ont été tellement traumatiques pour la conscience collective qu'il est devenu difficile de se soustraire à leur fascination pour retrouver l'en deçà du trauma.

Freud restera marqué par la coupure de la guerre 14-18. Il conservera envers et contre tous l'esprit communautaire qui restera un filon important de sa pensée. Jusqu'à la fin de sa vie, il essayera de comprendre comment fonctionnent les collectivités et plus particulièrement la communauté juive, à laquelle il consacrera son dernier essai, *Moïse et le monothéisme*. Lorsqu'on lui demandera de soutenir le projet sioniste, Freud se récusera. Dans son esprit, associer une communauté à une terre comme le



souhaitaient les nationalistes juifs (de même que tous les autres nationalistes du reste) avait quelque chose d'impensable.

La Grande Guerre a aussi marqué la psychanalyse, mais cela est plus connu, parce qu'elle fut l'occasion, pour Freud, de remanier de fond en comble sa première topique fondée sur les traumas sexuels et d'élaborer sa fameuse deuxième topique, fondée, elle, sur les traumas de guerre.

Il y a donc eu, au moins sur le plan temporel, une parenté entre le refoulement du fait communautaire de la surface sociale et le déploiement des traumatismes. L'histoire du vingtième siècle nous a appris à nos dépens que les deux choses sont étroitement liées. Mais attention, ce n'est pas le fait communautaire lui-même qui engendre la violence traumatique, comme voudrait nous le faire croire le nationalisme. C'est la répression et l'éradication du fait communautaire de la surface sociale qui est à la source de cette violence.

S'est répandue l'idée, déjà en Occident, mais de plus en plus aussi en Orient, que le fait communautaire est synonyme de violence et de terrorisme. Les mouvements prétendument religieux qui revendiquent un territoire pour une communauté donnée le font dans la perspective de les nettoyer des autres communautés. Ils sont essentiellement nationalistes et n'ont rien de communautaire. Qu'ils soient chrétiens, musulmans ou juifs, c'est une seule religion qu'ils défendent : le nationalisme laïque. Oui, laïque. Parce que la seule façon d'arriver à la laïcité c'est de procéder à un nettoyage ethnique à la suite duquel les signes extérieurs religieux et communautaires deviennent inutiles. Tout le monde, dans ce territoire particulier, est de telle communauté ; plus besoin d'avoir de signes distinctifs.

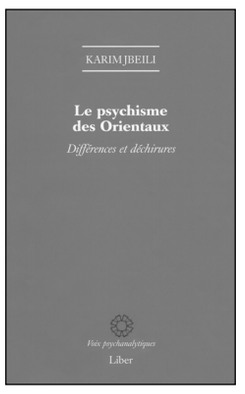
Le fait communautaire ne doit absolument pas être confondu avec le nationalisme religieux ou communautaire. Il est très difficile de faire cette distinction aujourd'hui, après un siècle de domination nationaliste indiscutable sur l'immense majorité de notre planète.

J'ai essayé dans le présent ouvrage de retrouver la pureté originelle du communautaire. Ce moment particulier d'avant le ou les traumatismes. Il m'a fallu pour cela traverser des couches épaisses de méconnaissance que la pensée scientifique occidentale professe à l'égard de ce champ. Bien que les Orientaux soient plus proches du phénomène, il m'a fallu comprendre pourquoi ils le distordaient aussi.

Bref, il m'a fallu plonger dans ce qu'on pourrait appeler un inconscient collectif quasi universel, lieu presque universellement méconnu. L'Orient m'a servi d'informateur. Il contient encore quelques traces du phénomène. Il reste encore des communautés en Orient même si petit à petit elles sombrent systématiquement dans le nationalisme. C'est aussi mon milieu d'origine familier même si je vis et travaille à Montréal depuis 1976. J'ai eu l'occasion de vivre à deux reprises, en Égypte, dans les années 1950, et au Liban, dans les années 1970, cette soudaine mutation du communautaire en national. Étonnamment, je l'ai aussi rencontrée un mois après mon arrivée au Québec, le 15 novembre 1976.

Les premiers chapitres de cet ouvrage tourneront donc autour du fait communautaire ; les derniers se pencheront plutôt sur le traumatisme. Sans être explicitement soulignée, la convergence des deux thèmes surgira au fil des pages. Il y sera également beaucoup question de l'Orient, de dire l'Orient. Il y a là à atténuer cet incroyable malentendu entre la pudeur de l'Orient et les projecteurs de l'Occident. Entre les deux, il n'y a pas vraiment de fossé fondamental. Simplement d'inlassables tentatives d'aplanir des différends dont on ignore la source. La cause pourtant est souvent banale, secondaire. Un Orient qui veut rester dans le mi-dire, conserver son voile, face à un Occident qui braque sa lampe de bureau pour faire avouer l'autre. Heureusement que la psychanalyse est là qui sait ce que c'est que le « mi-dire » et qui n'ignore pas, comme disait Lacan, que la « vérité on ne peut pas la dire toute ».

(p. 7-9)



Karim Jbeili
Le psychisme des Orientaux. Différences et déchirures
« Voix psychanalytiques »
120 pages, 16$, ISBN 978-2-89578-097-7
parution mai 2006

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 6

« Débats Laurent-Michel Vacher »

Rendez-vous

Au mois de novembre prochain, en collaboration avec le collège Ahuntsic, les éditions Liber organiseront la première rencontre de ce qui porte dès maintenant le nom de « Débats Laurent-Michel Vacher », en l'honneur de celui qui a enseigné quelque trente-cinq ans la philosophie dans cet établissement et qui a contribué de manière significative à la vie intellectuelle du Québec. Le collège, qui les a conçus et qui en sera responsable, espère pouvoir faire de ces débats un événement annuel qui prolongera à sa façon la réflexion vive et engagée que pratiquait Michel Vacher et qui constituera un moment de partage où jeunes et moins jeunes pourront proposer et mettre à l'épreuve à travers la discussion leur compréhension du monde qui est le nôtre.

Le 4 mai dernier a d'ailleurs eu lieu au collège Ahuntsic, premier moment d'une reconnaissance collective, une cérémonie de désignation de sa bibliothèque, qui porte désormais le nom du philosophe. Dans l'intervention que j'ai faite en cette occasion, j'ai voulu souligner, en évoquant tant d'années d'amitié et de collaboration avec lui, à la fois ma responsabilité personnelle à l'égard de sa mémoire, mais aussi en général la responsabilité et le rôle de l'éditeur dans la transmission et l'entretien de la vie et du dialogue des intelligences. On trouvera reproduit ci-contre le texte de cette allocution, qui donnera à entendre, je l'espère, l'esprit dans lequel la rencontre de l'automne est envisagée. Je voudrais maintenant essayer de préciser concrètement la forme que je souhaiterais que ce rendez-vous prenne.

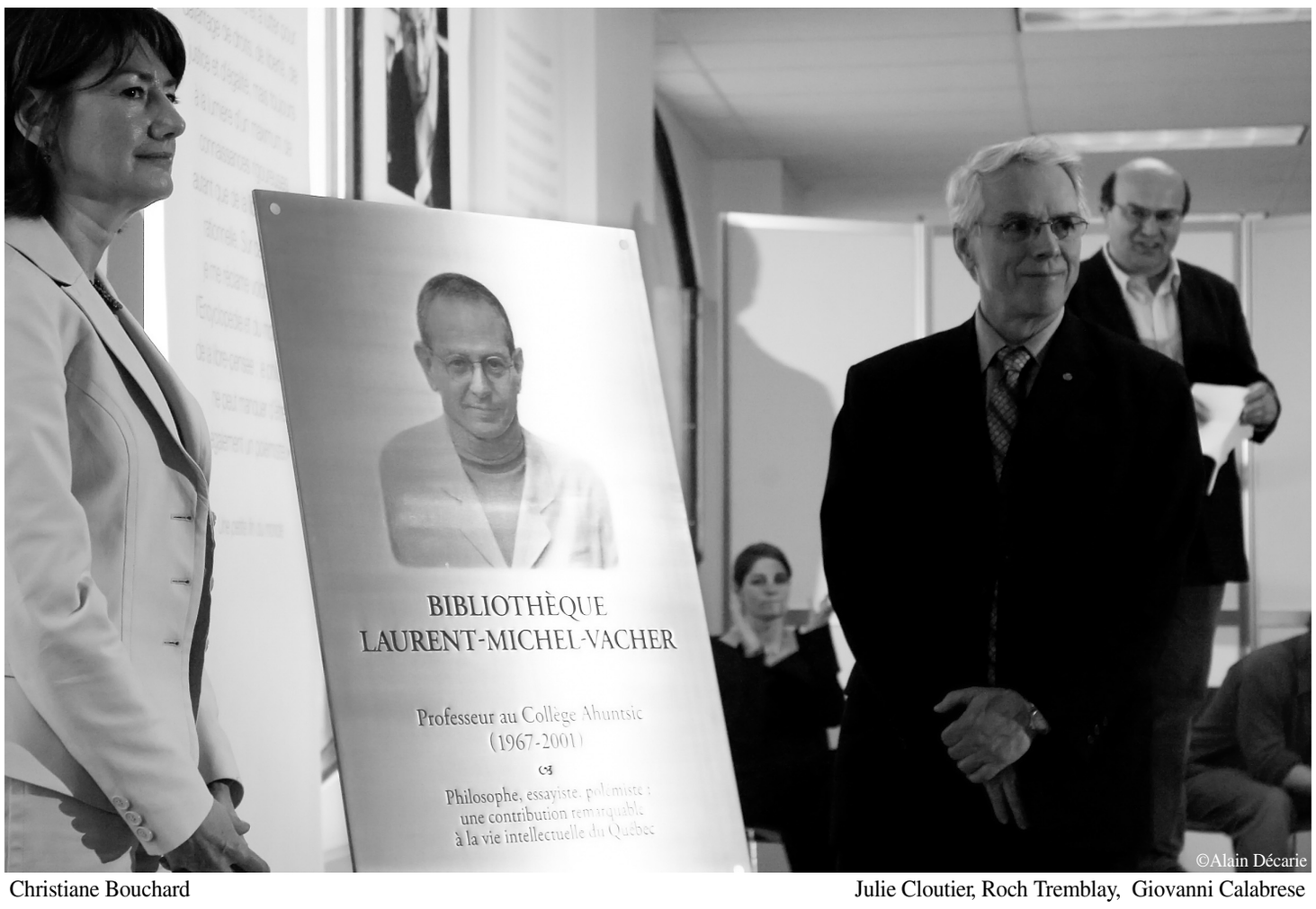
Michel Vacher a laissé une œuvre d'une quinzaine de livres, non pas de philosophie au sens classique (systématique, exégétique ou sapientiale), mais d'intervention intellectuelle, de pensée critique, de réflexion polémique, d'outil didactique. On peut dégager plusieurs thèmes récurrents à travers ces ouvrages — l'art, l'enseignement, l'engagement, etc. Pour ma part, je propose que la rencontre de novembre se déroule autour de deux problématiques : celle, de nature politique, qui, chez Vacher, prend la double forme d'une profession de foi matérialiste, marxiste ou, en tout cas, de gauche ; et d'une condamnation du nationalisme comme type même de l'idéologie réactionnaire et aliénante dans laquelle se risquent parfois les sociétés modernes. Le souverainisme québécois est de ce point de vue la cible constante de ses dévastatrices interventions politiques. C'est dans *Pour un Canabec libre* et dans *Une triste histoire*, mais aussi dans la deuxième partie d'*Une petite fin du monde*, qu'on trouvera formulé l'essentiel en cette matière. En ce qui concerne plus particulièrement son matérialisme, on se reportera aussi à *L'empire du moderne* (publié aux Herbes rouges).

La seconde problématique traverse, elle, presque tous ses autres livres, mais c'est sans doute dans *La passion du réel* qu'elle a trouvé sa formulation la plus achevée. Dans le prière d'insérer de ce livre, on lit : « La philosophie a toujours prétendu être la gardienne de la vérité. Se pourrait-il que, à notre époque, ce soit la science qui y parvienne le mieux ? Entre elles, il y a manifestement, en tout cas, une concurrence féroce en vue de l'hégémonie spirituelle en matière de connaissance du réel et de recherche de la vérité. Que de cet affrontement la science sort, en fait, déjà victorieuse, on ne peut qu'en convenir devant son accumulation calme et massive de savoirs positifs, ses hypothèses fécondes, ses exigences de rationalité À vrai dire, on assiste de nos jours au pathétique acharnement de la philosophie à défendre un rang qu'elle a perdu et à refuser à la science, par épistémologie interposée, la possibilité même d'atteindre la réalité. » La problématique qui nous intéresse est donc celle qui demande, certes, qu'est-ce que la vérité ? qu'est-ce que la réalité ? qu'est-ce que la philosophie ? qu'est-ce que la science ? mais qui demande aussi — Vacher était professeur — qu'en est-il de l'enseignement de la philosophie ? que doit-on enseigner dans les cours de philosophie ? que doit-on viser à travers cet enseignement s'il doit se maintenir ? En élargissant le regard, on peut également comprendre que la question peut aussi devenir : quel rôle jouent donc la science et la philosophie aussi bien dans l'affranchissement des dogmatismes et des idéologies que dans la libération, concrète, matérielle et politique, des peuples ?

Telles sont donc à grands traits les thématiques que nous proposons pour les débats de novembre. Bien entendu, il ne s'agira pas de commenter les textes de Vacher, d'en faire l'interprétation puis la critique ou l'apologie. Certes, on pourra s'inspirer d'une formule ou d'une citation tirée d'une de ses publications, d'une opinion qu'il formule ici ou là, mais il importe surtout de réfléchir à son tour, de prendre position, de proposer, d'admonester, d'inspirer. Il s'agit en somme d'entrer de plain-pied dans le dialogue, de participer directement au débat auquel Vacher, comme d'autres, a voulu participer. Dans ce sens, il devrait être beaucoup plus en somme l'instigateur, l'inspirateur, l'occasion de la rencontre, que son objet.

De manière encore plus concrète, on prévoit que ces premiers « Débats Laurent-Michel Vacher » se dérouleront sur deux journées, ou plus exactement sur deux demi-journées : samedi 11 et dimanche 12 novembre, de 9h à 13h. Dans chaque cas, les quatre heures de l'événement seront divisées en deux blocs de trois interventions d'une vingtaine de minutes chacune, suivies d'une discussion entre conférenciers et avec l'assistance. Il va de soi que Liber publiera les textes présentés lors de l'événement.

Voilà donc, l'invitation est lancée. Le rendez-vous est fixé.



Christiane Bouchard — Julie Cloutier, Roch Tremblay, Giovanni Calabrese

Extrait

Une triste histoire

Avec la prétendue « fin des idéologies », la prise de conscience des horreurs imputables aux totalitarismes de tout bord, la crise de la croyance en un progrès matériel constant et indéfini de l'humanité, l'effondrement rapide des régimes soviétiques et de leurs économies dirigées, la remontée triomphale du discours ultralibéral, ou encore l'exercice du pouvoir par divers partis socialisants dans de grands pays développés ainsi que l'assagissement marqué des formations politiques « de gauche » qui en est résulté, sans parler du discrédit désormais irréparable qui affecte l'orientation soi-disant « social-démocrate » du Parti québécois, il pourrait sembler que la notion d'un engagement politique tout comme celle d'une « gauche » militante — qui n'a de toute manière jamais été exagérément vivace dans notre vie politique québécoise — aient finalement perdu la plus large part de leur ancienne portée. Dans ces conditions, il n'est peut-être pas inutile de se demander à nouveau que peut bien signifier aujourd'hui s'engager politiquement et « être de gauche », à supposer que cela ait encore un sens. Naturellement, je ne revendique là-dessus aucune autorité particulière : je m'exprime uniquement en tant que simple citoyen s'efforçant de réfléchir, et mon statut d'intellectuel ne pourrait qu'accentuer ma responsabilité de me prononcer, sans plus.

En premier lieu, je voudrais plaider ici pour une réhabilitation de l'engagement politique et de la politique elle-même. Il règne dans nos sociétés libérales d'Occident un état endémique de cynisme et de démobilisation rampante face aux politiciens et à la vie politique dite « partisane ». Je suis convaincu qu'il s'agit à terme d'une impasse catastrophique. Car la politique constitue l'une des plus humaines et des plus vitales parmi toutes nos entreprises dans ce bas monde. N'est-elle pas, en effet, le lieu de nos tentatives collectives et organisées pour nous rendre responsables de nos vies et de notre avenir ? Une société sans politique ni politiciens serait une société close, morte, irresponsable, mécanique et démissionnaire. En cette vie qui, pour une large part, n'est faite que d'efforts et de combats, ce devrait être l'un de nos efforts et de nos combats les plus importants que de travailler en commun à orienter les choix de tous nos concitoyens dans la direction qui nous paraît, en notre âme et conscience, la moins mauvaise et pour la majorité de notre population, et pour les minorités, et pour les générations futures. Que le pouvoir corrompe, que tous les projets s'usent et se pervertissent, que nos systèmes socioéconomiques soient en déficit criant de réformes profondes, que la masse de nos contemporains ne nous suive guère dans telle ou telle de nos analyses, rien de tout cela ne devrait jamais nous démobiliser. Récriminer et se vouer au désintérêt envers la politique, sous prétexte que nous ne vivons pas dans un monde conforme à nos attentes, me semblerait à la fois lâche et stupide. L'engagement politique, loin d'être louche ou indigne, reste l'une de nos tâches les plus impérieuses.

Dans ce genre de combat, les intellectuels ne sont au mieux qu'une force d'appoint, d'ailleurs non dénuée de défauts ni d'ambivalence. Ils peuvent formuler et diffuser des analyses, des plans, des projets. Ils ont le potentiel d'imaginer et d'expliciter les valeurs ou les institutions qui seraient susceptibles de nous faire, par exemple, entrer dans un système socioéconomique moins inégalitaire et moins cruel pour la vaste majorité à l'échelle planétaire. Ils ont les aptitudes et les moyens pour contribuer de manière décisive à une meilleure diffusion d'idéaux et de conceptions qui, sans leurs efforts, risqueraient souvent de demeurer marginaux, minoritaires voire confidentiels. Ils ne sont pas, pourtant, investis d'une mission de guide : ils appartiennent en général à des groupes sociaux relativement favorisés (enseignants, communicateurs, cadres, fonctionnaires, etc.) et il n'est pas rare qu'ils aient envers les classes et la culture populaires des sentiments pour le moins équivoques. En outre, leurs belles théories gauchistes ont déjà prouvé dans le passé qu'elles pouvaient n'être que le paravent idéologique de la marche au pouvoir d'une nouvelle classe dominante (la techno-bureaucratie), prête à tous les excès pour imposer sa domination et imbue d'un sentiment parfaitement injustifié de supériorité.

Cela dit, je suis, ou du moins m'imagine être, ce qu'on appelle un « intellectuel de gauche ». Je ne crois pas que l'intellectuel doive avoir honte d'en être un, ni renoncer aux valeurs auxquelles il considère avoir de bonnes raisons de tenir simplement parce qu'elles seraient devenues moins populaires ou moins à la mode. C'est pourquoi je refuse de démissionner ou de virer capot, et c'est aussi pourquoi je ne juge jamais inutile de reprendre, pour moi-même et pour autrui, l'examen de ces valeurs.

(p. 10-12)

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 7

« Débats Laurent-Michel Vacher »

Héritage

Que me reste-t-il à attendre des personnes qui me sont chères ? Outre un accompagnement discret mais bienveillant dans les étapes qui me restent à franchir vers la mort, je dirais surtout : des signes me permettant d'espérer que les principes et les idéaux que nous avons en commun vont continuer de leur tenir à cœur et qu'elles vont s'activer de leur mieux pour les promouvoir après mon départ. Car il est précieux pour moi de sentir que la vie va se poursuivre dans la direction que j'aurais souhaitée. Illusion ? Il se peut (Une petite fin du monde).

On ne s'étonnera pas que ce passage d'*Une petite fin du monde* ait depuis le début été pour moi une interpellation toute personnelle. D'une part, parce que je crois pouvoir me compter parmi ces « personnes chères » auxquelles Michel Vacher fait allusion. D'autre part, parce qu'il se trouve que je fais un métier dont le rôle en est justement un de diffusion et de mémoire, comme l'était le sien, mais d'une autre manière. Je me suis donc égoïstement approprié ce texte et à travers lui une part de la responsabilité de l'héritage intellectuel de l'ami qu'était Michel Vacher.

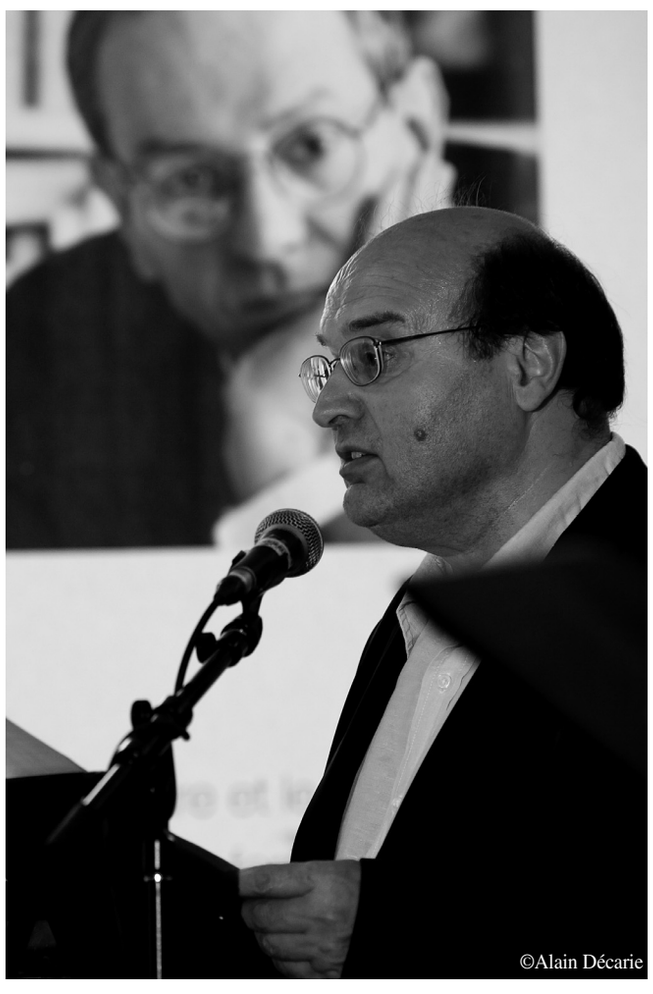
En quoi consiste cet héritage ? Quelle est cette direction qu'il souhaitait que nous suivions ? Ces questions sont sans doute un peu pompeuses et il aurait été le premier à s'en moquer. Après tout, il n'a élaboré aucune doctrine qu'il faudrait enseigner ou illustrer, il n'a laissé aucune organisation qu'il faudrait faire prospérer. Nous savons bien qu'il était rationaliste, matérialiste, objectiviste, et il y a certes là matière à fidélité et à communauté d'esprit à entretenir. Pour ma part, cependant, je préfère interpréter de manière plus générale ou, si vous voulez, plus ouverte, ce qu'il appelle principes et idéaux.

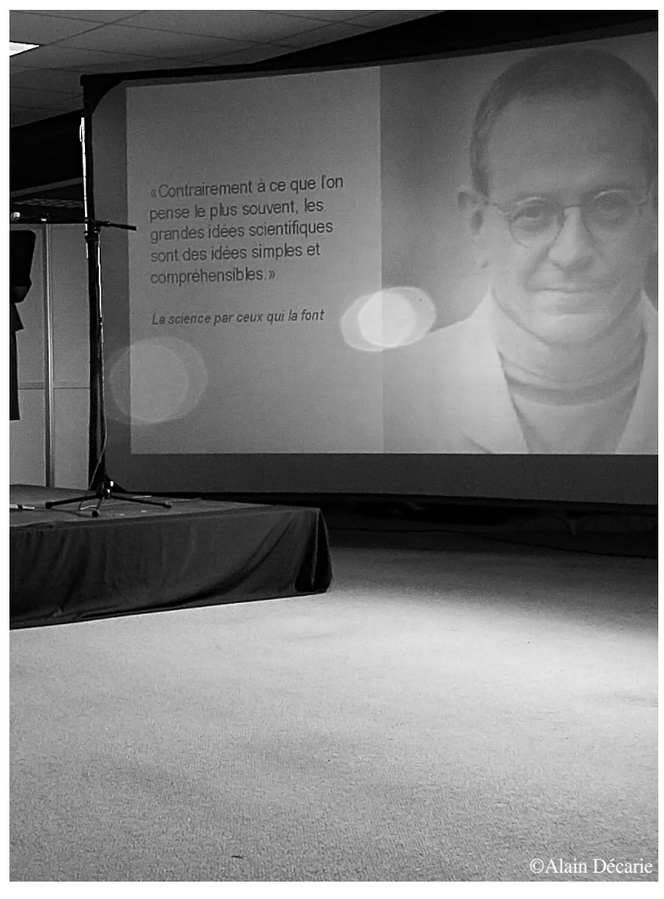
C'est que j'ai souvenir par exemple de ceci. J'ai à plusieurs reprises sollicité son avis sur la valeur de tel ou tel manuscrit. Eh bien j'ai souvent été très étonné de sa recommandation de publier des choses qui étaient manifestement bien éloignées de son axiologie, de ses convictions et de ses intérêts. « Publie ! », qu'il me disait. Je voudrais asseoir sur cette rapide évocation — à laquelle je pourrais ajouter bien d'autres preuves — l'opinion selon laquelle ce qui lui importait, c'est quelque chose comme la participation à la discussion, au bricolage de la connaissance et de la compréhension des choses et, finalement, de la vie commune. Dans ce sens, je rappellerai que *Pamphlet sur la situation des arts au Québec* est une longue apostrophe (« Artistes du Québec… »), que *L'empire du moderne* est un échange de lettres, que *Débats philosophiques* est une confrontation de points de vue, comme l'est *Histoire d'idées*, particulièrement dans sa partie finale, que *Scènes de la vie urbaine* comme les *Entretiens avec Mario Bunge* sont des dialogues et que, de manière générale, il se définissait comme polémiste, c'est-à-dire comme participant à un débat, aussi vif pût-il être. On pourrait ajouter à tout cela sa conception de la philosophie comme activité collégiale, comme entreprise d'équipe, comme résultat d'un échange d'arguments, sans oublier bien sûr le travail qu'il a fait pendant trente-cinq ans et son engagement dans ces collectifs qu'on appelle des revues. Dans chaque cas, en somme, je crois qu'il se dégage cette ligne de force qui est celle du fonctionnement pratique de la raison dans un exercice de dialogue. C'est à cela que je crois devoir rester fidèle. Cela dont Michel Vacher était lui-même l'exemple vivant.

Vous comprendrez qu'il s'agit là d'un programme qui convient parfaitement à un éditeur. Après tout, notre métier est bien d'entretenir ce dialogue — du savoir, de la culture, de la vie commune —, par livres interposés. Donner le nom de Vacher à une bibliothèque, c'est, pour toutes ces raisons, un hommage particulièrement judicieux.

C'est dans le même esprit que, en novembre prochain, nous tiendrons, en collaboration avec le collège, les premiers « Débats Vacher ». Il s'agira d'une manière de colloque où, pendant deux jours, on discutera non pas « sur » lui mais, dans le sens que j'ai voulu dégager, à partir de ses propres réflexions et sur toutes ces questions qui lui tenaient à cœur. J'espère vous y revoir.

(Texte lu lors de la cérémonie de désignation de la bibliothèque du collège Ahuntsic, le 4 mai 2006.)





Extrait

La passion du réel

Que résulte-t-il de ce qui précède quant à la conception que nous devrions nous forger de la philosophie elle-même ? Pour l'avenir prochain, celle-ci devra choisir entre sa forme récente, c'est-à-dire une discipline avant tout littéraire et allusive, qui ressasse en vain son propre passé (indéfiniment réinterprété selon les dernières modes), se drapant dans une prétendue supériorité critico-transcendantale pour dévaluer sans appel tout ce qui se serait inopinément « sali les mains » en entretenant avec le réel des relations suspectes de soumission, qu'il s'agisse de science, de technique, de travail physique ou d'économie, etc. ; ou bien une conversion dans le sens d'une véritable *passion du réel*, c'est-à-dire également d'un retour au souci de clarté conceptuelle, à l'argumentation logique, au réalisme épistémologique, à l'élaboration systématique d'une conception d'ensemble de la réalité qui soit accordée avec l'état de nos connaissances et les exigences de la rationalité, ainsi qu'à l'établissement de liens de continuité et d'harmonie entre notre savoir et nos rêves, espoirs, projets ou valeurs.

La motivation philosophique foncière, c'est la recherche du vrai : de là le primat accordé à l'orientation vers les êtres, les événements, les phénomènes et les choses, ainsi qu'une valorisation de l'objectivité, facteurs essentiels qui devraient nous guider dans la voie de la pensée. Certes, la philosophie n'est pas elle-même une science et n'a guère de possibilités de le devenir, ce pourquoi il est normal qu'elle cherche à être bien davantage que la simple (et probablement irréalisable) somme ou synthèse de tous nos savoirs : elle en appelle à une conception globale, à une vision créatrice, à une orientation éthique et à une sagesse humaniste.

Mais il devrait être manifeste désormais que ces objectifs ne sauraient plus être poursuivis valablement dans l'isolement relativement aux apports de la connaissance objective. Par suite des progrès qualitatifs qu'elle a apportés, la pensée scientifique moderne représente un réaménagement radical de notre rapport au vrai. Or la vérité constitue, sinon l'alpha et l'oméga de toute pensée philosophique, du moins son lieu d'envol, sa condition de validité, son cadre obligé et son souci lancinant. Le divorce régnant actuellement à tous les niveaux entre science et philosophie est par conséquent une aberration ruineuse pour cette dernière, qui n'a plus d'autre option positive que de se convertir à l'écoute attentive, au dialogue et à la collaboration avec la pensée scientifique. Les philosophies et les sciences devraient chercher le plus possible à s'inscrire dans la continuité et le prolongement les unes des autres.

Le point de départ minimal de cette interfécondation devrait être parfaitement évident et non problématique : c'est que « l'ensemble des connaissances scientifiques nous ménage un certain regard sur l'univers et sur l'homme, et les données positives ainsi discernées au-delà de l'expérience coutumière de la réalité contiennent des éléments d'importance pour nous aider à juger de ce que le monde nous donne d'être et de ce à quoi l'avenir nous conduit ». Certes, le philosophe va et doit aller beaucoup plus loin que le scientifique. Alors que ce dernier cherche à connaître le vrai au sujet des phénomènes qui composent un certain domaine bien délimité du réel, le philosophe tente de dire l'être dernier ou ultime sans restriction ni limites. Mais il devrait être suffisamment patent que, dans cette entreprise même, le métaphysicien sera d'autant moins fondé à *ajouter* aux entités découvertes ou postulées par la pensée scientifique que celle-ci laissera moins de résidu inexpliqué.

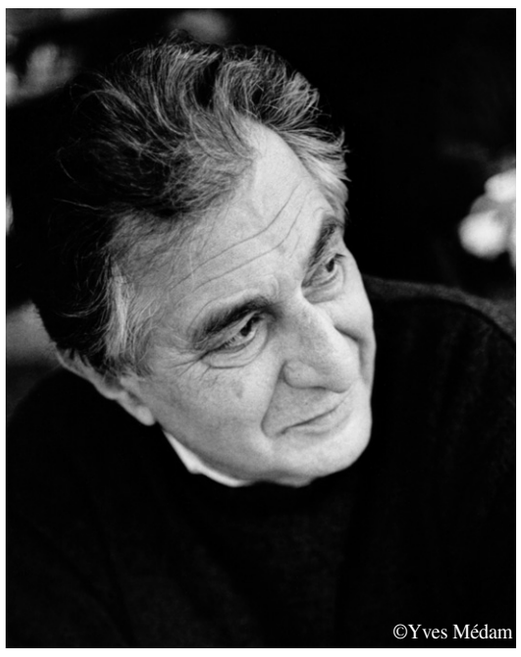
L'une des conséquences qu'entraînerait ce point de vue s'il était réellement pris au sérieux serait assurément une refonte radicale des études philosophiques. Tout apprenti philosophe considérerait comme indispensable de recevoir en priorité une vaste formation générale couvrant l'essentiel de la culture scientifique fondamentale de notre époque, puisqu'il devrait s'agir pour lui, dès le départ, « de prendre la science au sérieux et d'aller voir de près ce qu'elle dit vraiment ». Cela soulève bien entendu la question de savoir si une telle formation est seulement possible : les sciences, va-t-on répétant, ont atteint un tel niveau de spécialisation et de technicité que nul ne peut plus embrasser le savoir contemporain. C'est, heureusement, en partie faux. Bien entendu, personne ne pourrait devenir à la fois un philosophe et un scientifique compétent dans plusieurs domaines et moins encore dans tous, la chose est incontestable. Mais là n'est pas le problème. Il s'agirait en effet de former un philosophe doté d'un fonds « généraliste » de connaissances qui soit suffisamment étendu et à jour, et non un savant spécialisé, pas même dans un seul champ limité.

(p. 197-200)

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 8

Extrait

Alain Médam
Ce que la musique donne à entendre


©Yves Médam

La musique ne se contente pas de se situer dans le temps. Elle agit sur lui : le métamorphose. Jusqu'ici, ce temps-là n'était rien que le lieu des activités ordinaires, des tâches répétées, des travaux quotidiens. Il n'était guère qu'un temps de la succession, celui du décompte des heures qui se suivent. Mais la musique s'en saisit. Elle en fait autre chose : un objet esthétique. Sous l'effet de sa présence, il se transforme, devenant irremplaçable ; précieux comme un objet exceptionnel ; ouvragé ; ouvert sur les mystères de la beauté, de la vérité, de la nature humaine.

Ce temps que la musique façonne pour nous est donc autre chose que cet espace des heures qui se succèdent et des occupations qui se suivent. La musique nous offre ce temps : la jouissance de celui-ci. Elle nous fait éprouver, à nouveau, ce que nous étions en passe d'oublier : qu'il est transitoire ; qu'il débute à partir d'un silence et s'achève sur un autre, le silence de ce qui n'est pas encore et celui de ce qui n'est plus ; qu'il est donc éphémère mais qu'au sein de cette fugacité il est unique et mérite bien qu'on s'y attarde.

Car en effet, découvrons-nous, la succession est alors remplacée par la transition. La succession est mécanique, répétitive. La transition, en revanche, n'est faite que de passages, de progressions, de désirs et de troubles, de nécessités et d'incertitudes. La musique, affirme Barenboim, « traite du devenir. Ce n'est pas l'énoncé d'une phrase qui importe vraiment, mais la manière dont on l'aborde et dont on la quitte, et dont opère la transition vers la phrase suivante. »

Aborde-t-on une transition ? La quitte-t-on, comme on délaisse un être cher ? La vie passe. La musique passe tout comme la vie et peut-être est-ce celle-ci, en vérité, qui transite comme la musique le fait. Le musicien pressent cela : il sait l'éphémère du son, la brièveté de son existence, lui que le silence attend, lui qui se meurt en ce silence qui se ressaisit de lui. Le musicien fait donc durer le son comme il aimerait que puisse durer la vie. Comme il peut désirer la sauver du silence ; la sauver de cette inertie qui la fait retomber dans la disparition. « Le son, poursuit Barenboim, entretient un rapport très concret avec le silence. Je compare souvent cela avec la loi de la gravité ; de la même manière que les objets sont attirés vers le sol, les sons sont attirés vers le silence. »

Mais de quelle façon s'opposer au silence ? Non par le bruit, certes — par le bruit pour le bruit —, et guère plus par la prolongation artificielle de la durée sonore, mais par le façonnage du temps comme une œuvre. Par l'expressivité qu'on lui confère, par cette unicité qu'on lui permet d'atteindre et qui le maintient, comme par miracle, hors de ses propres dissolutions.

Le musicien lance des sons dans l'espace du temps. Il les maintient en vie, dans les airs, et lorsqu'ils retombent en lance d'autres qui à leur tour s'envolent jusqu'à leur chute dans le silence. L'inspiration du compositeur soutient cette tentative — toujours vaine, toujours recommencée — de lévitation sonore. Tout comme le peintre jette un trait sur la toile et, le faisant aller sous son pinceau, le fait vivre et questionner cette vie qui se fait, le musicien lance des sons, des circonvolutions sonores devant lui, et leur donne vie par ce mouvement qu'il se met à suivre, lui-même.

Puis, bien sûr, tout retombe. Impossible qu'il en soit autrement. La partition connaît une fin. On y revient : le concert s'achève. Les applaudissements des auditeurs retardent, un instant, la redécouverte du silence. Mais il faut s'y faire : c'est terminé ! Le temps retombe dans son quotidien tout comme le son retombe dans ce brouhaha du public qui gagne la sortie. On a plané. On a atterri. On a volé — tout en volant — du temps au temps.

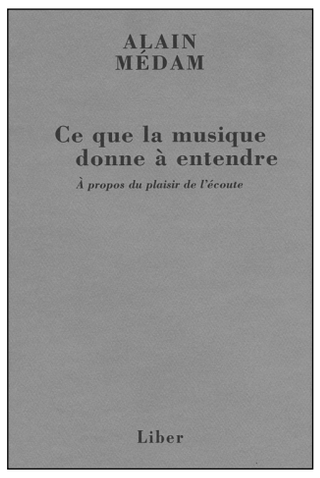
« Dans le concert, ce que Gould fuyait, écrit Michel Schneider, était avant tout une certaine temporalité. Il disait détester le temps du concert, ce temps irréversible et orienté, axe selon lequel se déplace le concertiste. » En revanche, « ce qu'il aimait dans l'enregistrement, c'était justement qu'il y eût d'autres prises, un temps recomposé, monté, condensé, comme celui des rêves ».

À la fin du concert, donc, l'inertie se réempare du son. Le temps du concert est celui qui mène à cette inertie. Au contraire, l'enregistrement la dénie. Il lui tourne autour, se saisit de l'existence du son par plusieurs bouts, plusieurs prises, plusieurs possibilités, de sorte que l'inertie ne puisse, elle-même, se saisir du son, l'achevant dans l'inéluctabilité d'un silence final. Et l'écoute du disque, à son tour, une fois enregistré, poursuit cette parade : on peut le reprendre, le reparcourir à sa façon, commençant par sa fin, finissant par son commencement. Là encore, l'irréversibilité est déjouée. La temporalité n'est plus à sens unique.

Angoisse de la mort du temps. Anxiété de la mort du son. La musique, à la fois, réactive ces angoisses, puisqu'il faudra bien qu'elle s'achève, et les rédime, puisqu'elle introduit, tant qu'elle le peut, du retard dans l'immédiat. La note courte est, d'une certaine manière, une mort rapide du son, développe Barenboim. « Une note longue, en revanche, est un défi à la mort ; on peut y voir une sorte d'aspiration à l'éternité et un combat contre la fluidité de la vie, de la nature, quel que soit le terme que l'on veuille employer. » Nous-mêmes, auditeurs, écoutant cette œuvre, nous nous faisons complices de ce retardement. C'est que nous attendons, de la musique, qu'elle donne du poids au temps, de la coalescence ; suffisamment d'épaisseur et de compacité pour qu'il s'écoule différemment.

S'il s'attarde, ce temps de la musique, c'est qu'il signifie. S'il introduit, lui-même — ce temps retardé —, du retard en notre immédiat, c'est qu'il nous faut du temps, nous-mêmes, pour saisir ces significations qu'il rapproche de nous. L'immédiat de l'écoute est tiré en arrière par ce temps musical qu'il nous faut déchiffrer et que nous déchiffrons d'autant moins vite qu'il s'avère plein de sens. En définitive, si nous écoutons cette musique, c'est pour faire durer l'immédiat, nous attachant à ces notes parce qu'elles nous mènent vers l'avant en passant par l'arrière.

(p. 65-68)



Alain Médam
Ce que la musique donne à entendre
À propos du plaisir de l'écoute
180 pages, 22$, ISBN 978-2-89578-090-0
parution janvier 2006

Extrait

Jean A. Nisole
Rencontres d'un Occidental avec le zen

C'est l'une des grandes, des terribles erreurs de la psychologie et de la psychiatrie occidentales que d'avoir chosifié le moi, le comparant à un espace géographique immuable — un *topos* (lieu, en grec) au sens freudien ! Mais si cette chosification a été acceptée comme un dogme scientifique, c'est évidemment parce qu'elle correspondait à l'évolution du *Zeitgeist*, de l'esprit du temps, depuis la création de l'université, au Moyen Âge. « L'esprit du temps, disait Jung, échappe aux catégories de la raison humaine. C'est un *penchant*, une inclination sentimentale qui, pour des motifs inconscients, agit avec une souveraine force de suggestion sur tous les esprits faibles, et les entraîne. Penser autrement que l'on ne pense en général aujourd'hui a toujours un relent d'illégitimité intempestive, de trouble-fête ; c'est même quelque chose de presque incorrect, de maladif, de blasphématoire, qui ne va pas sans comporter de graves dangers sociaux pour celui qui ainsi nage de façon absurde contre le courant. »

Or le moi n'est pas seulement intimement relié à ses profondeurs obscures, karmiques, profondeurs que je préfère appeler *intimum mentis*, le plus intime de l'âme, afin d'éviter un concept, l'inconscient (*das Unbewußte*), trop chargé de sens ; mais il est encore lié à son *summum mentis*, au plus élevé de l'âme, qui n'existe pas comme tel, à l'instar du sommet alpin qu'est le mont Blanc, mais seulement dans le grand mouvement d'unification du moi.

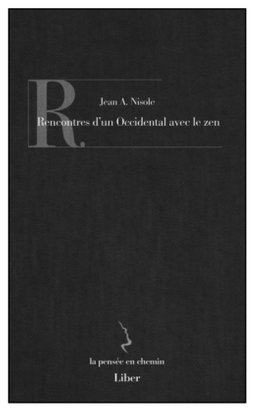
Une première manière d'élever son moi vers son *summum* a reçu le nom de *dignité*. Est digne qui agit « comme il convient ». La forme latine *decet*, « il convient », a donné *dignus* et *dignitas*, d'où sont nés « digne » et « dignité ». Mais qui convient à qui ou à quoi ? Dès le début du deuxième siècle, comme nous l'apprend Hyppolite de Rome, les chrétiens trouvaient digne de rendre grâces à Dieu, en leur assemblée du Jour du Soleil : *dignum et justum est*, c'est digne et juste ! Cet exemple ancien est éclairant, car il se réfère à une attitude intérieure faite de détachement et de courage — dans le cas des premiers chrétiens, face aux moqueries et aux persécutions.

Il y a dans la dignité une humilité de bon aloi. On peut se laisser aller à des faiblesses et même à de nombreuses faiblesses, mais savoir où s'arrêter, savoir où commence l'indignité, la veulerie — et refuser de descendre. Car aussi bas que l'on soit, il y a toujours plus bas. Être digne, finalement, c'est *refuser de déchoir* — malgré les séductions de la déchéance, malgré les délices de la déchéance. Et refuser de déchoir nous entraîne immédiatement vers le haut : c'est bien plus qu'un mouvement de freinage psychique, c'est une inversion du dynamisme, une remontée, une élévation.

L'étude de la dignité nous mène au cœur du mystère humain. Je peux m'abandonner à bien des faiblesses et être incapable de m'en corriger, mais il y a en moi une sorte de *plancher* invisible, une sorte de *barrière* invisible. Si je ne m'aventure pas au-delà du plancher, si je ne franchis pas la barrière, je ne déchois pas, je ne me détourne pas de mon devenir. Cette limite est tout à fait personnelle (elle appartient à mon karma). Je puis à peine en tracer le contour pour moi-même. Mais il est des situations où je vois clairement le choix qui préserve ma dignité, donc le plus intime de moi-même, et celui qui me dégraderait, qui me couvrirait de fange. Déchoir, c'est donc trahir le plus intime de soi-même, l'*intimum mentis*. Être digne consiste à tout faire pour préserver son *intimum mentis*. Être digne, c'est donc respecter, c'est donc vivre l'*aspect positif* du karma, indissociablement lié à son aspect négatif.

Une autre manière d'élever son moi vers son *summum* a reçu le nom de *fierté*. L'origine latine du mot *fier* est *ferus*, sauvage, par opposition à *mansuetus*, apprivoisé. À partir du onzième siècle, fier exprimera à la fois la grandeur, le courage, la difficulté d'approche, l'impétuosité. La fierté implique la dignité, mais on peut être digne sans être fier. Car si la dignité est essentiellement le souci de ne pas déchoir, de ne pas être inférieur à soi-même, la fierté, elle, exige une tension constante vers les plus hautes possibilités personnelles. Aussi une certaine sauvagerie, une difficulté d'approche, n'est-elle pas étrangère à la fierté, toujours tendue, toujours combattante. L'être digne est celui qui sait *reprendre* sa liberté intérieure, l'être fier est celui qui essaie de *ne jamais la perdre* — dans la littérature occidentale : Mr. Micawber (Dickens) face à Cyrano de Bergerac (Rostand)… Voilà deux modalités du haussement du moi vers son *summum*.

(p. 68-70)

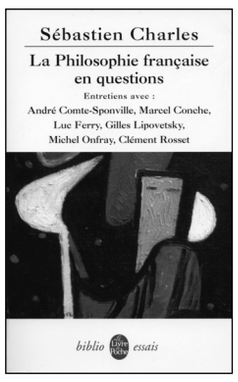


Jean A. Nisole
Rencontres d'un Occidental avec le zen
« La pensée en chemin »
96 pages, 15$, ISBN 978-2-89578-089-7
parution janvier 2006

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:10 Page 9

Des traductions

Les traductions et les rééditions étrangères sont des actes de reconnaissance qui récompensent les auteurs, mais qui cautionnent aussi la décision éditoriale de les publier. Du strict point de vue financier, c'est tout bénef, comme on dit, en principe du moins, car en réalité les choses se passent souvent autrement. Je n'entre pas dans la cuisine. Il est donc arrivé que certains de nos titres aient éveillé l'intérêt d'éditeurs étrangers et cela est déjà flatteur. Nous les reproduisons ici tels qu'ils apparaissent sur les rayons de librairies de contrées parfois très lointaines.



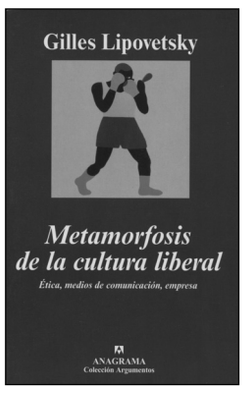
Sébastien Charles
La philosophie française en questions. Entretiens avec André Comte-Sponville, Marcel Conche, Luc Ferry, Gilles Lipovetsky, Michel Onfray, Clément Rosset
320 pages, ISBN 2-253-94346-0
Livre de poche (France), parution avril 2003

Le livre de Sébastien Charles a paru chez nous en 1998. Son titre était alors Une fin de siècle philosophique, *ce qui était de circonstance. Quelques années plus tard, le Livre de poche l'a réédité en lui donnant comme titre* La philosophie française en questions. *En portugais (Brésil), le titre est devenu autre chose encore.*

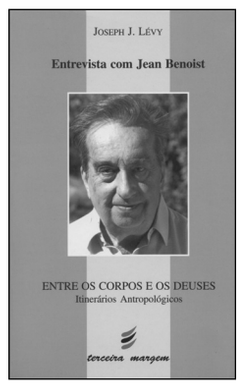
Sébastien Charles
É possivel viver o que eles pensam? Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset
210 pages, ISBN 85-9823323
Barcarolla (Brésil), parution mai 2006

L'ouvrage Métamorphoses de la culture libérale *réunissait quatre conférences faites au Canada par Gilles Lipovetsky en 2000. Elles faisaient le point sur l'état de ses recherches. Les Espagnols et les Brésiliens s'y sont intéressés.*

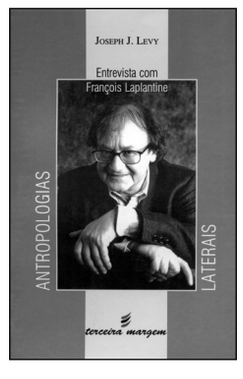
Gilles Lipovetsky
Metamorfoses da cultura liberal Etica, midia, empresa
88 pages, ISBN 85-205-0369-1
Sulina (Brésil), parution 2003



Gilles Lipovetsky
Metamorfosis de la cultura liberal Ética, medios de comunicación, empresa
88 pages, ISBN 84-339-6200-0
Anagrama (Espagne), parution 2003

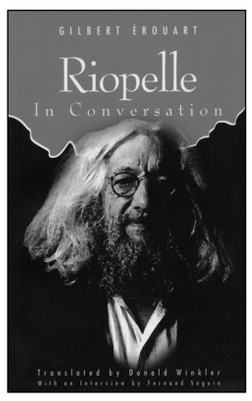


Joseph J. Lévy
Entrevista com Jean Benoist
Entre os corpos e os deuses. Itinerários antropológicos
222 pages, ISBN 85-87769-53-7
Terceira Margem (Brésil), parution 2003



Joseph J. Lévy
Entrevista com François Laplantine
Antropologias laterais
164 pages, ISBN 85-87769-42-1
Terceira Margem (Brésil), parution 2003

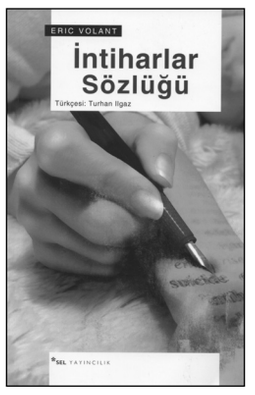
Jean Benoist et François Laplantine sont des anthropologues familiers du Brésil où ils ont également enseigné. La pensée française est de manière générale très présente dans ce pays. D'ailleurs n'est-ce pas à Auguste Comte qu'on a emprunté la devise du pays ?



Gilbert Érouart
Riopelle in Conversation
88 pages, ISBN 0-88784-563-0
Anansi Press (Canada) parution 1995

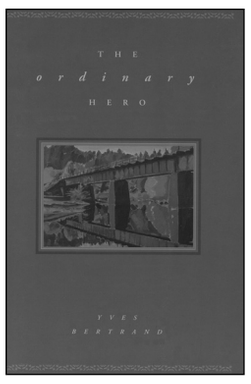
Les Entretiens avec Jean-Paul Riopelle *a été le premier titre Liber traduit.*

Étonnante traduction turque du Dictionnaire des suicides *d'Eric Volant, que l'éditeur a bien sûr adaptée en y intégrant des entrées plus familières tirées de sa culture. La demande nous est arrivée sans aucun intermédiaire. Qui avait mis la main sur le livre ? Où? Quelle nécessité de le traduire ?*



Eric Volant
Intiharlar Sözlügü
336 pages, ISBN 975-570-236-9
***Sel Yayincilk (Turquie), parution 2005**

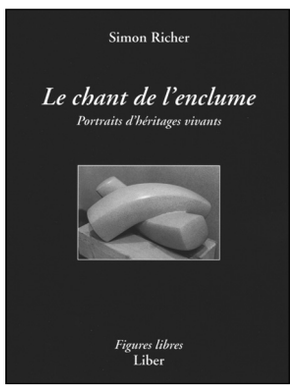
À part Le héros ordinaire, *Yves Bertrand a aussi publié, chez Atwood Publishing,* Nowhere Else, *qui n'est pas tout à fait la traduction du* Jardin intérieur, *paru en 2004, mais son équivalent anglais (publié quelques mois plus tôt d'ailleurs).*



Yves Bertrand
The Ordinary Hero
150 pages, ISBN 1-891859-25-0
Atwood Publishing (É.-U.), parution 1998

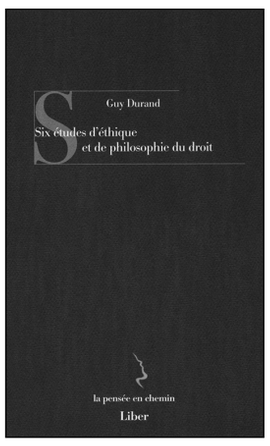
Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:11 Page 10

Autres parutions récentes



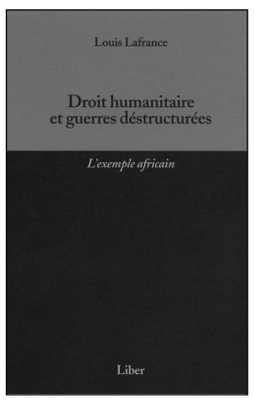
Simon Richer
Le chant de l'enclume
Portraits d'héritages vivants
«Figures libres»
150 pages, 18$, ISBN 978-2-89578-096-0
parution mai 2006

Portraits de figures familières (le père, la mère), évocations de moments révélateurs (un voyage, une rencontre), souvenirs d'êtres pittoresques empreints de sensibilité et de délicate ironie (le forgeron, l'horloger, les maçons). Vingt textes qui font apparaître, sous l'angle de la tendresse, le sens des choses et des gens.



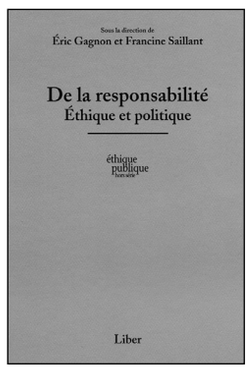
Guy Durand
Six études d'éthique et de philosophie du droit
«La pensée en chemin»
160 pages, 17$, ISBN 978-2-89578-091-5
parution mars 2006

Les six études réunies dans ce volume interrogent sous des angles complémentaires la place de plus en plus importante que le droit prend dans nos sociétés. Car s'il faut certes se réjouir du mouvement vers la justice que cela traduit, on ne peut manquer de s'inquiéter devant certaines conséquences de cette expansion. La justice en question n'est trop souvent en effet que la multiplication de droits subjectifs («J'ai le droit de…») et le pouvoir judiciaire tend à jouer le rôle que la démocratie confie normalement au pouvoir politique. Dans ce sens, le droit participe aussi bien à l'individualisme des revendications qu'à la perte de légitimité des institutions politiques. «Le droit et notamment les chartes des droits et libertés constituent un progrès de civilisation. Leur reconnaissance révèle une conscience nouvelle, mais cette conscience souffre, en même temps, de toutes les maladies de notre civilisation: individualisme, surconsommation, électoralisme, en faisant la place congrue au souci du bien commun, de l'intérêt général, des valeurs et donc de l'éthique. Les droits de la personne constituent un idéal, un point de référence et un impératif, mais on a tendance à les interpréter de mauvaise façon. C'est au défi de dénoncer ces travers et de proposer des pistes salutaires qu'est consacrée la réflexion consignée dans ce livre.»



Louis Lafrance
Droit humanitaire et guerres déstructurées
L'exemple africain
156 pages, 20$, ISBN 978-2-89578-086-1
parution février 2006

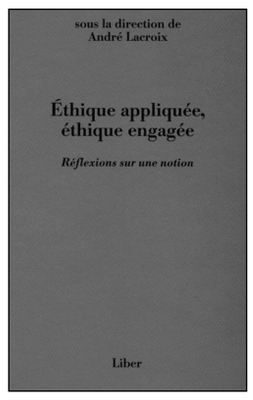
Plus de quinze ans après la chute du mur de Berlin, en particulier en Afrique, les conflits se succèdent en cascade (Somalie, Rwanda, Liberia…) accompagnés d'un déferlement de violence qui laisse sans voix la communauté internationale et impuissant le droit humanitaire international. Dans ces conflits déstructurés où, l'État ayant implosé, une multitude de factions s'affrontent dans un combat souvent apparenté à une lutte à mort entre combattants indisciplinés plus ou moins indépendants d'un commandement central, les normes des affrontements armés sont caduques, l'idéologie ne vient plus encadrer la violence, elle ne donne plus un sens au combat, lequel se met au service du banditisme et de la simple lutte pour le pouvoir. Plus que jamais, l'essence même du droit international humanitaire est trahie par les combattants, d'où la nécessité d'un nouveau regard sur le droit et, à travers lui, d'une réflexion sur l'effondrement des systèmes normatifs qui caractérise notre époque. Ce livre porte sur les défis que lance le conflit déstructuré au droit international humanitaire. Que peut en effet ce droit devant la mise à mort de la civilisation?



sous la direction de
Éric Gagnon et Francine Saillant
De la responsabilité. Éthique et politique
«Éthique publique, hors série»
294 pages, 26$, ISBN 978-2-89578-092-2
parution avril 2006

Cet ouvrage se propose de décrire la place et le sens de la responsabilité dans le monde contemporain. Depuis quelques années, la notion est en effet omniprésente dans les discussions sur l'éthique. On l'invoque à propos de l'écologie, de l'aide aux personnes dépendantes, de l'éducation, de l'intervention humanitaire et ainsi de suite. Pourtant, cet usage répandu, loin de traduire une large adhésion à ce qui irait de soi, témoigne plutôt que la responsabilité est devenue problématique.

De l'ensemble des perspectives réunies ici, il apparaîtra que c'est devant l'imprévisible, le fragile ou le vulnérable que la responsabilité se déploie. Elle dénote un certain désir de l'engagement, la volonté d'entreprendre, le risque de se tromper et le courage d'assumer, mais aussi la conscience de nos propres insuffisances, de nos limites, lesquelles, à tort, pourraient nous y faire renoncer en plaidant l'irresponsabilité. Dans ce sens, la responsabilité est davantage une question posée à nous tous qu'une réponse toute faite fournie par les codes et les lois.



sous la direction de
André Lacroix
Éthique appliquée, éthique engagée
Réflexions sur une notion
150 pages, 18$, ISBN 978-2-89578-099-1
parution juin 2006

L'éthique appliquée, traduction de l'anglais applied ethics *et version contemporaine de la philosophie morale, s'est développée dans la seconde moitié du vingtième siècle particulièrement aux États-Unis sous la forme de diverses éthiques sectorielles (bioéthique, éthique environnementale, etc.). Enseignée et pratiquée maintenant dans les pays francophones, c'est au Québec sans doute qu'elle s'est le mieux implantée, notamment à l'université de Sherbrooke, où elle occupe depuis plusieurs années une place importante. Cet ouvrage propose de faire le point sur cette notion encore controversée dans le champ de la philosophie afin d'en dégager à nouveaux frais la nature et la mission. Il en résulte la conviction que l'éthique appliquée renoue avec une tradition de l'engagement dans le monde qui fait souvent défaut à la philosophie théorique.*

Éthique publique, vol. 8, nº 1
sous la direction de Jean-Marc Larouche, Guy Jobin et Marc Maesschalck
La religion dans l'espace public
section débat sous la direction de Yves Boisvert
La leçon Gomery
196 pages, 20$, ISBN 978-2-89578-095-3
parution juin 2006

Penser la religion comme enjeu d'éthique publique, tels sont à la fois le défi et la visée du dossier constitué pour ce numéro de la revue Éthique publique. *Loin de s'éclipser de la modernité avancée, la religion continue d'être une importante composante de l'identité individuelle et collective, et ses diverses formes d'expression et d'inscription dans l'espace public des sociétés démocratiques soulèvent désormais de véritables débats de cette nature. En effet, les discussions sur le statut et la place de la religion dans l'espace public deviennent aussi le foyer d'interrogations sur nos conceptions mêmes de l'espace public et sur des aspects cruciaux du vivre ensemble: droits fondamentaux, droits culturels, tolérance, pluralisme, neutralité de l'État, raison publique, justice. D'une certaine manière, c'est vers une réévaluation des rapports entre le religieux et le politique que pointent ces débats, et, comme elle est au fondement même de la séparation du religieux et du politique, la laïcité se retrouve elle aussi au cœur de la réflexion sur la place de la religion dans l'espace public. La religion devient ainsi un enjeu de la cité politique et, à ce titre, un enjeu d'éthique publique.*

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:11 Page 11

Catalogue

Baillargeon, Stéphane, *Entretiens avec Louis Rousseau. Religion et modernité au Québec* «de vive voix» ISBN 2-921569-10-8, 1994, 154 pages, 18$

Beaudry, Jacques, *L'œil de l'eau* ISBN 2-89578-008-0, 2002, 120 pages, 17$

Bédard, Jean, *Comenius ou combattre la pauvreté par l'éducation de tous* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-078-1, 2005, 150 pages, 17$

Bélanger, Marco, *Le flou dans la bergerie* ISBN 2-89578-015-3, 2002, 216 pages, 21$

Bellavance, Guy (dir.), *Monde et réseaux de l'art. Diffusion, migration et cosmopolitisme en art contemporain* ISBN 2-921569-78-7, 2000, 312 pages, 27$

Belle-Isle, Francine, Simon Harel, Gabriel Louis Moyal (dir.), *L'étonnement* «Espace de réflexion psychanalytique» ISBN 2-921569-77-9, 2000, 228 pages, 27$

Bernier, André G., François Pouliot (dir.), *Éthique et conflits d'intérêts* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-80-9, mars 2000, 192 pages, 23$

Bertrand, Pierre, *L'art et la vie* ISBN 2-89578-002-1, 2001, 132 pages, 20$
—, *Le cœur silencieux des choses. Essai sur l'écriture comme exercice de survie* ISBN 2-921569-62-0, 1999, 174 pages, 23$
—, *Connaissance de soi et vie quotidienne* ISBN 2-89578-035-8, 2003, 264 pages, 24$
—, *La conversion du regard* ISBN 2-89578-079-x, 2005, 198 pages, 21$
—, *Éloge de la fragilité* ISBN 2-921569-86-8, 2000, 210 pages, 23$
—, *L'intelligence du corps* ISBN 2-89578-052-8, 2004, 246 pages, 23$
—, *Pour l'amour du monde* ISBN 2-89578-016-1, 2002, 276 pages, 23$
—, *La vie au plus près* ISBN 2-921569-44-2, 1997, 192 pages, 24$

Bertrand, Yves, *Le héros ordinaire* ISBN 2-921569-32-9, 1996, 210 pages, 22$
—, *Le jardin intérieur. Construire son bonheur quotidien* ISBN 2-89578-048-x, 2004, 156 pages, 23$

Beylerian, Onnig, *Accords et impasses. Introduction à la négociation internationale par la simulation* ISBN 2-921569-61-2, 1998, 156 pages, 21$

Bilodeau, Denyse, *Les murs de la ville. Les graffitis de Montréal* ISBN 2-921569-29-9, 1996, 204 pages, 21$

Biron, Normand, *L'artiste et le critique. L'art peut-il s'écrire ? (1975-2000)* ISBN 2-921569-90-6, 2000, 256 pages, 23$
—, *L'œil énamouré. Préfaces, mélanges, postiche (1975-2000…)* ISBN 2-89578-005-6, 2001, 280 pages, 23$

Bissoondath, Neil, *Le marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme* Traduit de l'anglais par Jean Papineau, coédition Boréal ISBN 2-921569-20-5, 1995, 243 pages, 19,50$

Boisvert, Yves (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps* ISBN 2-921569-53-1, 1998, 198 pages, 25$

Boisvert, Yves (dir.), *Qu'est-ce que l'éthique publique ?* «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-082-x, 2005, 128 pages, 17$

Boisvert, Yves, Jacques Hamel, Marc Molgat (dir.), *Vivre la citoyenneté. Identité, appartenance et participation* «Éthique publique hors série» ISBN 2-921569-87-6, 2000, 192 pages, 23$

Boisvert, Yves, Louis Côté, Magalie Jutras, Georges A. Legault, Allison Marchildon, *Petit manuel d'éthique appliquée à la gestion publique* «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-019-6, 2003, 144 pages, 23$

Bordeleau, Léo-Paul, *Quelle éthique du sport ?* ISBN 2-921569-79-5, 2000, 258 pages, 28$

Bordeleau, Léo-Paul, et Sébastien Charles (dir.), *Corps et science. Enjeux culturels et philosophiques* ISBN 2-921569-70-1, 1999, 208 pages, 26$

Bourgie, Pierre, *Entretiens avec Jacques de Tonnancour. De l'art et de la nature* coédition Musée d'art contemporain de Montréal, «de vive voix» ISBN 2-921569-67-1, 1999, 136 pages, illustré couleur, 28$

Bunge, Mario, *Matérialisme et humanisme. Pour surmonter la crise de la pensée* Traduit de l'anglais par Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-041-2, 2004, 294 pages, 27$

Bugingo, François, *Africa mea. Le Rwanda et le drame africain* ISBN 2-921569-41-8, 1997, 248 pages, 28$
—, *La mission au Rwanda. Entretiens avec le général Guy Tousignant* ISBN 2-921569-45-0, 1997, 280 pages, 30$

Cabanac, Michel, *La quête du plaisir. Étude sur le conflit des motivations* ISBN 2-921569-25-6, 1995, 170 pages, 19$

Calabrese, Giovanni, *Entretiens avec Jean Paré. Un grand reportage sur le Québec contemporain* «de vive voix» ISBN 2-921569-11-6, 1994, 188 pages, 20$

Canty, Daniel, *Êtres artificiels. Les automates dans la littérature américaine* ISBN 2-921569-43-4, 1997, 158 pages, 22$

Carle, Gilles, *La nature d'un cinéaste* ISBN 2-921569-64-7, 1999, 246 pages, 25$

Carmant, Lionel, *Le métier d'enseignant* «Trame» ISBN 2-921569-33-7, 1996, 138 pages, 14$

Carpentier-Roy, Marie-Claire, *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier* ISBN 2-921569-18-3, 1995, 206 pages, 20$ • Deuxième édition

Carrier, Michel, *Penser le sacré. Les sciences humaines et l'invention du sacré* ISBN 2-89578-066-8, 2005, 156 pages, 20$

Cevey, Roger, *Regard éthique sur le geste éducatif* ISBN 2-89578-070-6, 2005, 144 pages, 15$

Chagnon, Gilles et Danielle Monast (dir.), *François Peraldi. Voix, legs, parcours d'un psychanalyste* ISBN 2-89578-076-5, 2005, 162 pages, 20$

Chalom, Maurice, *Le migrant démuni. Alphabétisation et intégration des immigrants* ISBN 2-9802019-0-1, 1991, 114 pages, 13,95$
—, *Le policier et le citoyen. Pour une police de proximité* ISBN 2-921569-48-5, 1996, 168 pages, 21$

Chalom, Maurice, et John Kousik (dir.), *Violence et déviance à Montréal* ISBN 2-921569-01-9, 1993, 150 pages, 16$

Chapleau, Marc, *L'amateur de vin* ISBN 2-921569-26-4, 1995, 186 pages, 20$
—, *Entretiens avec Champlain Charest. La passion du vin* «de vive voix» ISBN 2-921569-15-9, 1994, 119 pages, 16$

Charles, Sébastien, *Une fin de siècle philosophique. Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset* ISBN 2-921569-63-9, 1999, 258 pages, 25$

Chassay, Jean-François, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine* ISBN 2-921569-71-x, 1999, 294 pages, 27$
—, *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine* ISBN 2-89578-028-5, 2003, 252 pages, 24$

Chassay, Jean-François, Jean-François Côté et Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Allan Poe. Une pensée de la fin* ISBN 2-921569-91-4, 2001, 204 pages, 24$

Chassay, Jean-François, et Bertrand Gervais (dir.), *Les lieux de l'imaginaire* ISBN 2-89578-017-x, 2002, 312 pages, 26$

Cheetham, Mark A., *La mémoire postmoderne. Essai sur l'art canadien contemporain* Traduit de l'anglais par Jean Papineau ISBN 2-9802020-0-2, 1992, 228 pages, illustré, 25$

Clément, Pierre, *En finir avec l'inconscient. Pour un renouveau de la psychanalyse* ISBN 2-89578-046-3, 2004, 244 pages, 26$

Cornellier, Louis (dir.), *Cinq intellectuels sur la place publique, Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier, Laurent-Michel Vacher* ISBN 2-921569-22-1, 1995, 154 pages, 17$

Côté, Marguerite Michelle, *Les jeunes de la rue* ISBN 2-89578-011-0, 2002, 192 pages, 19$ • Nouvelle édition
—, *Entretiens avec Thérèse Gouin Décarie. La psychologie de l'enfant, côté science et côté cœur* «de vive voix» ISBN 2-921569-37-x, 1996, 198 pages, illustré, 23$

Coulombe, Michel, *Entretiens avec Jean Beaudin. À fleur d'écran* photos : Michel Gauthier, coédition Les 400 coups, «de vive voix» ISBN 2-921569-72-8, 1999, 132 pages, 25$
—, *Entretiens avec Gilles Carle. Le chemin secret du cinéma* «de vive voix» ISBN 2-921569-16-7, 1995, 228 pages, 21$

Couture, Yves, *La terre promise. L'absolu politique dans le nationalisme québécois* ISBN 2-921569-12-4, 1994, 228 pages, 21$

Dorion, Louis-André, *Entretiens avec Luc Brisson. Rendre raison au mythe* «de vive voix» ISBN 2-921569-55-8, 1999, 192 pages, 22$

Dufour, Frédérick-Guillaume, *Patriotisme constitutionnel et nationalisme. Sur Jürgen Habermas* ISBN 2-921569-92-2, 2001, 234 pages, 24$

Duguay, Benoit, *Consommation et image de soi. Dis-moi ce que tu achètes…* ISBN 2-89578-081-1, 2005, 152 pages, 18$

Duhamel, André, et André Lacroix (dir.), *Éthique et politique en contexte global* ISBN 2-89578-056-0, 2004, 234 pages, 25$

Duval, Laurent, *Abus de presse. Critique du quatrième pouvoir* ISBN 2-921569-27-2, 1995, 202 pages, 20$

Durand, Guy, *Pour une éthique de la dissidence. Liberté de conscience, objection de conscience et désobéissance civile* ISBN 2-89578-055-2, 2004, 160 pages, 18$
—, *Six études d'éthique et de philosophie du droit* «La pensée en chemin» ISBN 978-2-89578-091-5, 2006, 162 pages, 18$

Érouart, Gilbert, *Entretiens avec Jean-Paul Riopelle.* Suivis de *Fernand Seguin rencontre Jean-Paul Riopelle* «de vive voix» ISBN 2-921569-09-4, 1993, 124 pages, 17$

Éthique publique, 15 numéros parus, ISSN 1488-0946, 20$/vol.

Forget, Patrick, *Sur la manifestation. Le droit et l'action collective* «Le droit aussi…» ISBN 2-89578-072-2, 2005, 176 pages, 21$

Formation à l'interculturel Quatre répertoires, 10$/vol.

Fournier, Marcel, *Entretiens avec Denis Szabo. Fondation et fondements de la criminologie* «de vive voix» ISBN 2-921569-56-6, 1998, 234 pages, 24$

Garand, Dominique, *Portrait de l'agoniste : Gombrowicz* ISBN 2-89578-036-6, 2003, 224 pages, 24$

Gaudreault-DesBiens, Jean-François, *La liberté d'expression, entre l'art et le droit* coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-31-0, 1996, 300 pages, 30$
—, *Le sexe et le droit. Sur le féminisme juridique de Catharine MacKinnon* coédition Yvon Blais «Le droit aussi…» ISBN 2-921569-93-0, 2001, 180 pages, 22$

Gauthier, Michel, et Luc Lussier, *Contrechamps* ISBN 2-921569-47-7, 2000, 168 pages, 30$

Gauvin, Lise, *Entretiens avec Fernand Leduc.* Suivis de *Conversation avec Thérèse Renaud* «de vive voix» ISBN 2-921569-24-8, 1995, 268 pages, 22$

Giroux, Aline, *Le pacte faustien de l'université* ISBN 2-89578-087-0, 2006, 276 pages, 24$

Godard, Béatrice, *L'avortement entre la loi et la médecine* ISBN 2-9802020-1-0, 1992, 158 pages, 16$

Goguel d'Allondans, Thierry, *Les gardiens du seuil. Lecture anthropologique du travail social* ISBN 2-89578-064-1, 2005, 160 pages, 18$

Grenier, Louise, et Isabelle Lasvergnas (dir.), *Penser Freud avec Patrick Mahony* ISBN 2-89578-047-1, 2004, 224 pages, 24$

Grenier, Louise, et Suzanne Tremblay (dir.), *Le projet d'Antigone. Parcours vers la mort d'une fille d'Œdipe* ISBN 2-89578-068-4, 2005, 174 pages, 23$

Hajlblum, Serge, *Hors la voix. Battements entre aphasie et autisme* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-093-9, 2006, 136 pages, 17$

Harel, Simon (dir.), *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse* ISBN 2-921569-49-3, 1998, 350 pages, 30$
—, *La démesure de la voix. Parole et récit en psychanalyse* ISBN 2-921569-99-x, 2001, 252 pages, 23$

Hébert, Robert, *Dépouilles. Un almanach* ISBN 2-921569-39-6, 1997, 182 pages, 20$
—, *L'homme habite aussi les franges* ISBN 2-89578-020-x, 2003, 240 pages, 23$
—, *Novation. Philosophie artisanale* ISBN 2-89578-059-5, 2004, 164 pages, 18$

Inchauspé, Paul, *L'avenir du cégep* ISBN 2-982020-2-9, 1992, 208 pages, 21$

Jama, Sophie, *Entretiens avec Naïm Kattan. Les temps du nomade* «de vive voix» ISBN 2-89578-069-2, 2005, 252 pages, 23$

Jbeili, Karim, *Le psychisme des Orientaux. Différences et déchirures* «Voix psychanalytiques» ISBN 978-2-89578-097-7, 2006, 120 pages, 16$

Jetté-Soucy, Nicole, *L'homme tragique. Nature de l'action politique* ISBN 2-921569-57-4, 1998, 198 pages, 25$

Kattan, Naïm, Monique LaRue, Alain Médam, Pierre Ouellet, *Visages d'humanité* «Figures libres» ISBN 2-89578-054-4, 2004, 104 pages, 16$

Labelle, Micheline, et Joseph J. Lévy, *Ethnicité et enjeux sociaux. Le Québec vu par les leaders de groupes ethnoculturels* ISBN 2-921569-17-5, 1995, 380 pages, 29$

Lacroix, André, et Jean-François Malherbe (dir.), *L'éthique à l'ère du soupçon. La question du fondement anthropologique de l'éthique appliquée* ISBN 2-89578-029-3, 2003, 168 pages, 24$

Lacroix, André (dir.), *Éthique appliquée, éthique engagée. Réflexions sur une notion* ISBN 978-2-89578-099-1, 2006, 150 pages, 18$

Ladrière, Jean, *Les enjeux de la rationalité* ISBN 2-89578-001-3, 2001, 240 pages, 23$

Lafrance, Louis, *Droit humanitaire et guerres déstructurées. L'exemple africain* ISBN 978-2-89578-086-1, 2006, 156 pages, 20$

Lamonde, Diane, *Le maquignon et son joual. L'aménagement du français québécois* ISBN 2-921569-50-7, 1998, 224 pages, 24$

Lasvergnas, Isabelle (dir.), *Le vivant et la rationalité instrumentale*, coédition Cahiers de recherche sociologique «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-037-4, 2003, 204 pages, 24$

Bulletin juin.qxd 25/06/2006 14:11 Page 12

… suite catalogue

Legault, Ginette, *Repenser le travail. Quand les femmes accèdent à l'égalité* ISBN 2-9802019-4-4, 1991, 192 pages, 19$

Legault, Guy R., *La ville qu'on a bâtie. Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986* ISBN 2-89578-018-8, 2002, 270 pages, 25$

Lever, Yves, *Petite critique de la déraison religieuse* «Trame» ISBN 2-921569-58-2, 1998, 228 pages, 21$

Lévesque, Robert, *Entretiens avec Jean-Pierre Ronfard.* Suivis de *La leçon de musique 1644* «de vive voix» ISBN 2-921569-08-6, 1993, 178 pages, 20$

Lévy, Joseph J., *Entretiens avec David Le Breton. Déclinaisons du corps* «de vive voix» ISBN 2-89578-045-5, 2004, 192 pages, 23$
—, *Entretiens avec François Laplantine. Anthropologies latérales* «de vive voix» ISBN 2-89578-010-2, 2002, 186 pages, 23$
—, *Entretiens avec Georges Anglade. L'espace d'une génération* «de vive voix» ISBN 2-89578-031-5, 2004, 272 pages, 24$
—, *Entretiens avec Hélène Reboul. Au bout de mon âge… Comprendre la vieillesse, apprivoiser la mort* «de vive voix» ISBN 2-89578-030-7, 2003, 204 pages, 23$
—, *Entretiens avec Jean Benoist. Entre les corps et les dieux. Itinéraires anthropologiques* «de vive voix» ISBN 2-921569-85-X, 2000, 246 pages, 26$

Libersan, Claude, *Cette peur qui rend violent* ISBN 2-89578-039-0, 2003, 168 pages, 21$

Lipovetsky, Gilles, *Métamorphoses de la culture libérale. Éthique, médias, entreprise* ISBN 2-89578-009-0, 2002, 120 pages, 15$

Loslier, Sylvie, *Des relations interculturelles. Du roman à la réalité* ISBN 2-921569-40-x, 1997, 180 pages, 19$

Malenfant, Romaine, *Travail et grossesse. Peut-on laisser la maternité à la porte de l'entreprise ?* ISBN 2-921569-30-2, 1996, 151 pages, 18$

Malenfant, Romaine (dir.), *La mesure du danger. Le risque entre la science et le sentiment* ISBN 2-921569-52-3, 1998, 188 pages, 25$

Malherbe, Jean-François, *Déjouer l'interdit de penser. Essais d'éthique critique I* ISBN 2-89578-004-8, 2001, 136 pages, 18$
—, *Les ruses de la violence dans les arts du soin. Essais d'éthique critique II* ISBN 2-89578-033-1, 2003, 128 pages, 18$
—, *La démocratie au risque de l'usure. L'éthique face à la violence du crédit* abusif ISBN 2-89578-051-X, 2004, 120 pages, 15$

Marchand, Jacques, *Autonomie personnelle et stratégie de vie. Essai de morale fondamentale* ISBN 2-921569-76-0, 2000, 312 pages, 29$
—, *Introduction à la lecture de Jean-Paul Sartre* ISBN 2-89578-074-9, 2005, 176 pages, 18$
—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 1 (Introduction générale; Les Indos-Européens; Les Égyptiens) ISBN 2-89578-003-x, 2001, 336 pages, 28$
—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 2 (Les Mésopotamiens; Les Syriens et les Phéniciens; Bilan de la sagesse archaïque) ISBN 2-89578-027-7, 2002, 276 pages, 28$
—, *Sagesses. Enquête historique sur la recherche de l'autonomie et du bonheur* vol. 3 (L'idéologie biblique. Aux sources du fondamentalisme occidental) ISBN 2-89578-062-5, 2005, 608 pages, 40$

Mc Murray, Line, *Nous, les enfants… Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature* «Figures libres» ISBN 2-89578-058-7, 2004, 184 pages, 18$
—, *Quatre leçons et deux devoirs de pataphysique. Créativité et culture de la paix* ISBN 2-921569-94-9, 2001, 208 pages, 24$

McKinsey, Lauren, *et al.*, *Une frontière dans la tête. Culture, institutions et imaginaire canadiens* ISBN 2-9802019-3-6, 1991, 276 pages, 23$

Médam, Alain, *Ce que la musique donne à entendre. À propos du plaisir de l'écoute* ISBN 2-89578-090-0, 2006, 180 pages, 21$
—, *De l'actualité. Réflexions sur la forme éphémère du monde* ISBN 2-89578-042-0, 2003, 156 pages, 19$
—, *La tentation de l'œuvre* ISBN 2-89578-007-2, 2002, 246 pages, 23$
—, *Montréal interdite* ISBN 2-89578-053-6, 2004, 264 pages, 18$

Médam, Alain, et Simon Harel, *Le regard long* ISBN 2-89578-022-6, 2002, 144 pages, 22$

Ménard, Guy, *Petit traité de la vraie religion. À l'usage de ceux et celles qui souhaitent comprendre un peu mieux le vingt et unième siècle* ISBN 2-921569-75-2, 1999, 234 pages, 23$

Ménard, Guy (dir.), *Mariage homosexuel. Les termes du débat* coédition Le Devoir «Éthique publique hors série» ISBN 2-89578-038-2, 2003, 282 pages, 24$

Métayer, Michel, *La morale et le monde vécu. Pour une éthique concrète* ISBN 2-921569-95-7, 2001, 360 pages, 28$

Milot, Pierre, *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* ISBN 2-921569-14-0, 1994, 144 pages, 17$

Morin, Fernand, *Pourquoi juge-t-on comme on juge ? Bref essai sur le jugement* ISBN 2-89578-067-6, 2005, 120 pages, 15$

Musicanada 2000, coédition Centre de musique canadienne ISBN 2-921569-96-5, 2001, 180 pages, 27$

Nadeau, Christian, et Marion Vacheret (dir.), *Le châtiment. Histoire, philosophie et pratiques de la justice pénale*, ISBN 2-89578-083-8, 2005, 160 pages, 20$

Naudillon, Françoise, *Entretiens avec Jean Métellus. Des maux du langage à l'art des mots* «de vive voix» ISBN 2-89578-057-9, 2004, 200 pages, 23$

Nisole, Jean André, *Rencontres d'un Occidental avec le zen* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-089-7, 2006, 96 pages, 15$

Nouss, Alexis, Simon Harel, Michaël La Chance (dir.), *L'infigurable* «Bibliothèque Liber» ISBN 2-921569-82-5, 2000, 204 pages, 28$

Olivier, Lawrence, *Contre l'espoir comme tâche politique.* Suivi de *Critique radicale. Essai d'impolitique* ISBN 2-89578-040-4, 2004, 252 pages, 24$
—, *Michel Foucault. Penser au temps du nihilisme* ISBN 2-921569-21-3, 1995, 248 pages, 22$
—, *Le savoir vain. Relativisme et désespérance politique* ISBN 2-921569-54-x, 1998, 114 pages, 17$

Ouellet, Pierre, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique* ISBN 2-89578-026-9, 2003, 254 pages, 25$

Paquet, Gilles, *Gouvernance. Une invitation à la subversion* ISBN 2-89578-071-4, 2005, 400 pages, 25$
—, *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* ISBN 2-921569-65-5, 1999, 162 pages, 23$
—, *Pathologies de gouvernance. Essais de technologie sociale* ISBN 2-89578-044-7, 2004, 246 pages, 24$

Pinard, Rolande, *La révolution du travail. De l'artisan au manager* ISBN 2-921569-88-4, 2000, 342 pages, 29$

Popovic, Pierre, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose* «de vive voix» ISBN 2-921569-35-3, 1996, 196 pages, 20$

Prémont, Marie-Claude, *Tropismes du droit. Logique métaphorique et logique métonymique du langage juridique* coédition Thémis «Le droit aussi…» ISBN 2-89578-032-3, 2003, 192 pages, 22$

Purnelle, Michel, *Une armée en déroute* «Trame» ISBN 2-921569-34-5, 1996, 189 pages, 18$ • Épuisé

Pratiques de la pensée. Philosophie et enseignement de la philosophie au cégep, Pierre Bertrand, Robert Hébert, Jacques Marchand, Michel Métayer, Laurent-Michel Vacher ISBN 2-89578-012-9, 2002, 192 pages, 20$

Quintin, Jacques, *Herméneutique et psychiatrie. Pouvoirs et limites du dialogue* «La pensée en chemin» ISBN 2-89578-080-3, 2005, 132 pages, 17$

Raboy, Marc, *Occasions ratées. Histoire de la politique canadienne de radiodiffusion* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers, coédition Presses de l'université Laval ISBN 2-921569-38-8, 1996, 572 pages, 39$

Rae, Bob, *Prospérité et bien commun* Traduit de l'anglais par Pierre R. Desrosiers ISBN 2-921569-66-3, 1999, 186 pages, 21$

Richer, Simon, *Le chant de l'enclume. Portraits d'héritages vivants* «Figures libres» ISBN 978-2-89578-096-0, 2006, 150 pages, 18$

Roy, Jean-Pierre, *La lettre interdite de Kafka* ISBN 2-921569-19-1, 1995, 268 pages, 23$

Saillant, Francine et Éric Gagnon (dir.), *Communautés et socialités. Formes et force du lien social dans la modernité tardive* ISBN 2-89578-075-7, 2005, 288 pages, 27$

—, *De la responsabilité. Éthique et politique* ISBN 978-2-89578-092-2, 2006, 294 pages, 26$

Senécal, Jacques, *Manières de dire, manières de penser. Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs* ISBN 2-89578-060-9, 2004, 156 pages, 22$

Sénécal, Michel, *L'espace médiatique. Les communications à l'épreuve de la démocratie* ISBN 2-921569-28-0, 1995, 256 pages, 25$

Seymour, Michel (dir.), *États-nations, multinations et organisations supranationales* ISBN 2-89578-013-7, 2002, 504 pages, 35$
—, *Nationalité, citoyenneté et solidarité* ISBN 2-921569-68-x, 1999, 512 pages, 35$

Sicotte, Geneviève, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans* ISBN 2-921569-73-6, 1999, 300 pages, 27$

Somerville, Margaret, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain* Traduit de l'anglais par Yolande Amzallag ISBN 2-89578-023-4, 2003, 318 pages, 26$

Soussana, Gad, Joseph J. Lévy, Marcel Rafie (dir.), *Actualités de l'événement* ISBN 2-921569-83-3, 2000, 216 pages, 25$

Stratford, Philip, *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois* Traduit de l'anglais par Monique V.-Landa ISBN 2-9802019-6-0, 1991, 228 pages, 21$

Tardy, Évelyne, Manon Tremblay, Ginette Legault, *Maires et mairesses. Les femmes et la politique municipale* ISBN 2-921569-42-6, 1997, 114 pages, 18$

Tellier, Luc-Normand, *Redécouvrir l'histoire mondiale, sa dynamique économique, ses villes et sa géographie* ISBN 2-89578-063-3, 2005, 592 pages, 40$

Trépanier, Geneviève, *Clonage reproductif et dignité humaine* ISBN 978-2-89578-088-5, 2006, 184 pages, 18$

Vacher, Laurent-Michel, *Bars, cafés, restos : scènes de la vie urbaine. Entretiens avec les frères Holder* ISBN 2-89578-065-x, 2005, 120 pages, 20$
—, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste* ISBN 2-89578-050-1, 2004, 112 pages, 15$
—, *Découvrons la philosophie avec François Hertel* ISBN 2-921569-23-x, 1995, 195 pages, 20$
—, *Dialogues en ruine* ISBN 2-921569-36-1, 1996, 96 pages, 12$
—, *Entretiens avec Mario Bunge. Une philosophie pour l'âge de la science* «de vive voix» ISBN 2-921569-07-8, 1993, 142 pages, 18$
—, *Histoire d'idées*, ISBN 2-921569-84-1, 2000, 258 pages, 20$
—, *La passion du réel. La philosophie devant les sciences* ISBN 2-921569-59-0, 1998, 234 pages, 26$
—, *La science par ceux qui la font* ISBN 2-921569-51-5, 1998, 216 pages, 26$
—, *Un Canabec libre. L'illusion souverainiste* ISBN 2-9802019-5-2, 1991, 90 pages, 9$
—, *Une petite fin du monde. Carnet devant la mort* ISBN 2-89578-077-3, 2005, 204 pages, 19$
—, *Une triste histoire et autres petits écrits politiques* ISBN 2-921569-97-3, 2001, 180 pages, 20$

Vacher, Laurent-Michel, Jean-Claude Martin et Marie-José Daoust, *Débats philosophiques. Une initiation* ISBN 2-89578-021-8, 2002, 264 pages, 20$

Verreault, Robert, *L'autre côté du monde. Le passage à l'âge adulte chez Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Anne Hébert et Marie-Claire Blais* ISBN 2-921569-60-4, 1998, 168 pages, 21$

Villeneuve, Paquerette, *Entretiens avec Marie Saint Pierre. De la mode considérée comme un des beaux-arts* «de vive voix» ISBN 2-921569-46-9, 1997, 110 pages, 18$

Volant, Eric, *Dictionnaire des suicides* ISBN 2-89578-000-5, 2001, 384 pages, 28$
—, *La maison de l'éthique* ISBN 2-89578-025-0, 2003, 236 pages, 21$

Directeur : Giovanni Calabrese ; codirectrice : Micheline Gauthier ; assistants à l'édition : Marie Calabrese et Richard Raymond
Éditions Liber, 2318, rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8 ; téléphone (514) 522-3227 ; télécopie (514) 522-2007 ; site : www.editionsliber.org ; adresse électronique : info@editionsliber.org

Diffusion
Canada : Diffusion Dimedia, 539, boulevard Lebeau, Montréal, Québec, H4N 1S2 ; téléphone (514) 336-3941 ; télécopie (514) 331-3916 ; adresse électronique : general@ dimedia.qc.ca
France et Belgique : Diffusion du nouveau monde, DNM, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris ; téléphone (01) 43 54 49 02 ; télécopie (01) 43 54 39 15 ; adresse électronique : direction@librairieduquebec.fr
Suisse : Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3 ; téléphone (022) 960-9510 ; télécopie (022) 960-9525 ; adresse électronique : admin@servidis.ch

Les éditions Liber reçoivent des subventions du Conseil des arts du Canada, du ministère du Patrimoine (PADIE) et de la Sodec.